

EN PARTANCE

Le Canada anglais  
Page D 3

DE VISU

Symposium  
de Baie-Saint-Paul  
Page D 6

LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER  
D

## Compagnons

d'un été

Tant de livres à lire. Tant d'écrivains à découvrir, à re-connaître, à fréquenter. Et ces auteurs célèbres que tout le monde semble avoir lus! Comment s'y repérer? Chaque samedi au cours de l'été, le cahier *Livres* fait le portrait d'un romancier de réputation internationale et de son univers, en prenant appui sur son plus récent titre. Neuf rendez-vous, neuf écrivains. Autant de compagnons d'un été. Voici le dernier.

Manuel Vásquez Montalbán

## Un double mélancolique

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE  
LE DEVOIR

**D**epuis Pirandello au moins, on sait que les personnages de fiction peuvent récriminer contre leur auteur. En créant, dans les années 1970, le personnage de Pepe Carvalho, privé barcelonais, maître es fourneaux et instigateur d'autodafés méthodiques et résolu dans la cheminée de son salon, Manuel Vásquez Montalbán s'est doté d'un alter ego qui mène sa propre vie avec succès (littéraire, s'entend) et est susceptible, par conséquent, de se rebiffer devant les exigences de son créateur. La chose n'a pas manqué de se produire. Comme le faisait remarquer récemment la créature dans une pièce de théâtre (*Avant que le millénaire nous sépare*, 1997, pour l'édition originale, et il en est ainsi de toutes les dates de publication indiquées entre parenthèses dans cet article), son maître, entre autres torts, s'arroge tous les droits d'auteur des aventures de Pepe Carvalho, lequel en est réduit, du coup, à n'être que de la « chair à littérature ».

Que les lecteurs se rassurent: de telles révoltes demeurent sans lendemain. Le patron reste Montalbán. Carvalho est moins un privé, s'il faut en croire ce dernier, qu'un « moyen technique », c'est-à-dire un point de vue qui lui aura permis, en tant que romancier, d'écrire la chronique de l'Espagne qui s'est mise en place à la mort de Franco, survenue en 1975. Pour un homme de gauche résolument anti-franquiste comme Montalbán, la tâche promettait d'être passionnante.

Né en 1939, Montalbán fait naître Jose Carvalho Lario, dit Pepe, en 1935, au numéro 11 de la rue Botella, à Barcelone — catalan, donc. Les origines populaires de l'un et l'autre ont fait le lit de leur engagement communiste et l'un et l'autre n'ont connu leur père qu'à sa sortie de prison, en 1944. Quant au goût de la bonne chère qu'affiche Carvalho en toutes circonstances, il ne peut qu'être partagé par son auteur. On voit mal, en effet, comment ce dernier pourrait truffier le récit des aventures de son privé de préparations culinaires aussi nombreuses que détaillées sans s'y

connaître un peu. Encore que l'auteur ait dû faire amende honorable pour avoir osé, dans les premiers temps, montrer un Carvalho en train de servir un sauternes avec du poisson. Même à gauche, même dans le monde de la fiction, il est des hérésies impardonnables. Une constante, cependant: pour Montalbán comme pour Carvalho, la cuisine est une forme camouflée de cannibalisme qui permet d'assassiner, dépecer, cuire et mitonner un animal, le tout avec art et quelques fines herbes, afin de faire oublier le caractère primitif de l'opération.

Quant au reste, leurs chemins se séparent. Montalbán est l'auteur d'une trentaine de livres sur différents sujets. Or ces choses-là, Carvalho les brûle, quelle que soit l'envergure de l'auteur. Il agit ainsi par arretum, par revanche, parce que les livres ne lui ont pas appris à vivre, par tristesse. Par ailleurs, Montalbán a fait des études de sociologie et son œuvre, protéiforme, prolifique, en garde la trace, en se voulant constamment en prise sur le monde actuel. Pour ce faire, tous les genres sont bons: poésie, essais historiques, politiques ou d'actualité, chroniques (comme celle de sa ville parue en 1990 sous le titre de *Barcelones*, et qui ne fut que récemment traduite en français au Seuil), journalisme (de lady Di à l'Islam, Montalbán se veut éclectique et donne souvent à lire le résultat dans le quotidien *El País*). Enfin, le roman, genre pour lequel la planète Carvalho n'est que l'excroissance la plus séduisante et la plus populaire. Pour sa part, Pepe Carvalho a fait des études de lettres qui lui ont valu, en 1963, après un mariage raté avec une certaine Muriel, militante communiste dont il a eu une fille, de se retrouver aux États-Unis, lecteur d'espagnol dans une université du Midwest, bientôt agent de la CIA, garde du corps du président Kennedy.

*J'ai tué Kennedy*, premier titre de ce qui allait devenir la série des Carvalho, paraît en 1972, mais c'est dans *Tatouage* (1974), le suivant, que Carvalho commence à brûler sérieusement les livres. Quand il a un coup de cafard, il en sort un de sa bibliothèque, qui en compte près de 3500, lit quelques phrases à voix haute pour se conforter dans sa résolution, et passe à l'acte. Chaque fois, le

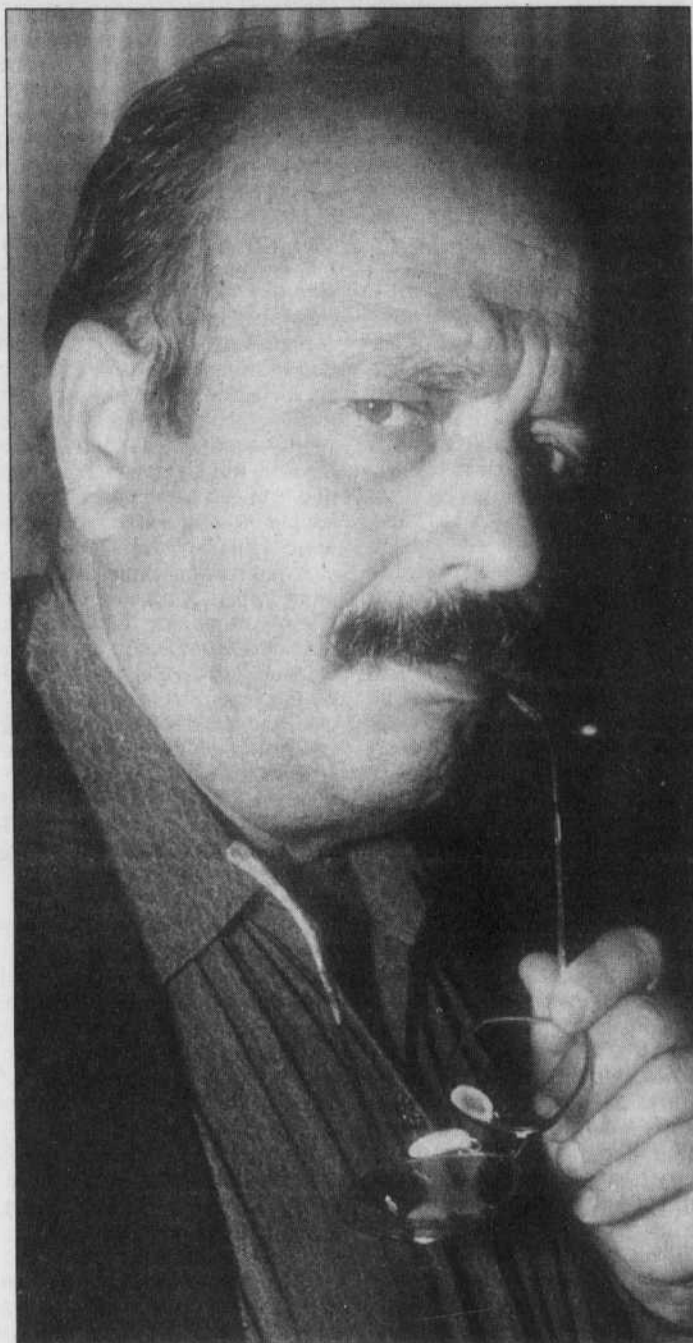
romancier prend soin de préciser l'auteur et le titre; à charge pour le lecteur d'interpréter le choix de Carvalho, voire de l'approuver...

Le premier livre à être jeté au feu, conscience historique oblige, est un ouvrage d'histoire sur l'Espagne (*L'Espagne en tant que problème*, de Pedro Lain Entralgo). Il sera suivi par les maîtres-livres de Dostoïevski, E. M. Forster, Adorno, Beckett, Goytoso — compatriote d'origine catalane vivant aujourd'hui entre Tanger et Paris. Récemment envoyé en Argentine à la recherche d'un cousin disparu durant la dictature militaire (*Le Quintette de Buenos Aires*, 1997), Carvalho jette son dévolu sur Borges, c'est fatal. La culture littéraire du détective est en effet aussi vaste que sa mélancolie.

Alma, ex-gauchiste dont la petite fille, il y a 20 ans, a été kidnappée par les militaires et confiée en adoption, a beau avoir fait le deuil de ses idéaux politiques et s'être rangée en apparence dans l'enseignement, sa première réaction est d'être horrifiée par le geste sacrilège de Carvalho. A l'université, ne tente-t-elle pas d'inculquer à ses étudiants la liberté de pensée en même temps que le goût de la littérature? Même Oscar Pascual, chef de police scrupuleusement démocrate, quoique piètre lecteur, est indigné: « *Brûler des livres, c'est bon pour les fascistes. Vous êtes fasciste?* » L'écrivain Sanchez Bolin, autre projection romanesque de Montalbán, dont le lecteur avait fait la connaissance lors d'une cure dans *Les Thermes* (1986) et qui hante, dans *Le Prix* (1996), les corridors du grand hôtel madrilène où l'on s'apprête à décerner, non sans quelques péripéties, un important prix littéraire, ne dit pas autre chose quand il croise le privé iconoclaste.

Et alors? rétorque Carvalho, fasciste, oui, un peu, comme tout le monde, mais on sent que sa réponse (en l'occurrence à Pascual) oppose surtout une fin de non-recevoir à toute tentative de la part d'autrui de s'immiscer dans son cercle domestique. Car Carvalho vieillit. Ainsi l'a voulu Montalbán. Trois temps se superposent dans les romans de la série, explique-t-il: la durée de l'intrigue à proprement parler, l'évolution historique

SUITE PAGE D 2: PEPE



Manuel Vásquez Montalbán

SOURCE ÉDITIONS DU SEUIL

Lieux de mémoire

## Compagnon d'Ulysse

Quels sont les lieux privilégiés d'un écrivain? La pièce où il écrit? le paysage où il rêve? les mots qu'il aligne? Chaque samedi au cours de l'été, notre collaboratrice Guylaine Massoutre, forte de ses lectures et de sa visite des lieux, a exploré le paysage naturel et imaginaire d'un écrivain. C'est à l'historien Pierre Nora que cette série a voulu emprunter son titre, histoire de lui donner le crédit d'une heureuse formule, comme il se doit, mais aussi pour rappeler que littérature et mémoire sont intimement liées. Pour cette dernière incursion de la série, les lieux de Nikos Kazantzakis.

GUYLAINE MASSOUTRE

**Q**uand on arrive dans l'aéroport d'Héraklion, en Crète, la plus méridionale des îles grecques, un large panneau, seul au-dessus du carrousel à bagages, invite à visiter la maison du plus fameux écrivain local: Nikos Kazantzakis. Il est né dans la capitale, qu'il appelle, dans son œuvre, de son ancien nom, Megalo Kastro. La forteresse.

Il est vrai que l'île dresse ses bastions face à la mer, depuis l'Antiquité. Sous elle, un taureau frappe encore parfois de ses

cornes. Lorsqu'il mugit, il sème l'épouvante: la bête dévoreuse d'hommes sort aux tremblements de terre.

Si la renommée d'un écrivain mérite une telle invitation, c'est qu'il s'identifie au personnage auquel il a donné vie, Zorba le Grec. Il l'avait fréquenté, vers 1917, alors que c'était un mineur à la truculente personnalité. Maintenant, ce nom résonne partout, immortalisé sous les traits d'Anthony Quinn. Irène Papas et Alan Bates, qui jouait le personnage de l'écrivain dans le film de Cacoyannis, en 1964, lui donnaient la réplique. Tout

cela est sorti du roman *Alexis Zorba*, en 1946, de Kazantzakis.

Zorba, « une grande âme du peuple », disait Kazantzakis à la fin de sa vie, a ouvert son pays à la renaissance culturelle que l'écrivain a tant voulue. Ce bouillant romancier et poète, sa femme Eleni le résume comme « l'homme qui a tout sacrifié à la liberté et à la langue néo-grecque », dans *Le Dissident*, biographie qu'elle lui a consacrée. Il est aussi à l'origine des films *Celui qui doit mourir* de Jules Dassin, en 1957, et *La Dernière Tentation du Christ* de Martin Scorsese, en 1988.

Mais il faut lire son récit autobiographique, *Lettre au Greco*. On y comprend de quelle semence est sorti l'arbre de sa vie. Son enfance, à la fin des années 1880 et 1890, a respiré l'air féroce des combats qui déchiraient Grecs et Turcs, forgeant l'âme trempée des Crétois.

Poésie du tonnerre

Ce livre fascinant regorge de surprises. La Crète y paraît une terre d'aventures extrêmes et d'inspiration permanente. La

spiritualité y a absorbé l'histoire des civilisations qui se sont implantées dans l'île. Là, l'imagination fait éclater la liberté et le non-conformisme qui animent tout grand écrivain, avec une luxuriance que Kazantzakis retourne au peuple dont il vient.

Ainsi, *Alexis Zorba* est le dialogue d'un lettré et d'un homme simple, unis dans la ferveur des valeurs grecques. Elles s'ancrent à des certitudes: une solide joie de vivre et de discourir, une vision forte des dieux humains et des hommes dieux, l'amour enthousiaste d'une nature lumineuse, aussi généreuse au moment de la récolte des olives et des vendanges que le paradis originel.

La beauté méditerranéenne, incomparable, inonde cette œuvre. Puisse une poignée de sel grec, crissant dans la *Lettre au Greco*: « Dans la lumière grecque, le corps n'est plus une matière brute et aveugle, il est traversé par une âme intense qui le fait briller et le rend digne, si on le laisse libre, de prendre tout

SUITE PAGE D 2: KAZANTZAKIS



Nikos Kazantzakis

SOURCE MUSÉE NIKOS KAZANTZAKIS

ÉDITIONS DU ROCHER

Renald  
BOUQUIN D'ENFER

Un bon écrivain, intant, néant, gentil, chéant, après lui, on a une Séchan!

215 pages • 2 268 03871 8

Renald : de A à Z,  
écrit par son frère Thierry Séchan.

« Voici donc un drôle d'abécédaire, un livre ouvert, à lire tout droit ou à consulter de travers, sur un artiste fermé que je lis à livre ouvert. » Thierry Séchan

Quand la bonne chanson  
croise la bonne littérature,  
les Séchan ne sont pas loin.

Renald Bouquin d'enfer THIERRY SÉCHAN Monaco, Éditions du Rocher, 2002

On reconnaît le bonheur, parait-il,  
au bruit qu'il fait quand il s'en va...  
Le mien s'en est allé hier  
Ca a fait un boucan d'enfer

Retrouvez aussi dans ce livre,  
la discographie de Renald  
et le texte intégral  
des chansons du dernier CD  
Renald Boucan d'enfer

Communications  
Jo Ann Champagne

LES MÉDIAS

LIVRES

PEPE

SUITE DE LA PAGE D 1

qu'aura connue l'Espagne au cours des 30 dernières années, et le temps biologique de Carvalho, désormais affligé de petits ennuis de santé (érectiles, notamment) et qui, dans *L'Homme de ma vie* (2000), se fait reprocher par son banquier son imprévoyance en matière de retraite et de fonds de pension. Aussi la pauvreté guette-t-elle celui qui, déjà à Buenos Aires, en avait été réduit à combler un manque provisoire de liquidités en ouvrant une agence de détectives avec l'aide d'un associé autochtone.

Quant à sa vie affective, elle aura connu, au fil du temps, un rétrécissement semblable à celui qui afflige le cher petit dans son pantalon. De la petite famille d'élection constituée à Barcelone, il ne reste que Biscuter, gnome fidèle, homme à tout faire, cuisinier doué qui tâte maintenant de la cuisine fusion quand il ne se laisse pas tenter par les sectes, comme dans le plus récent roman de la série. Bromure, le compagnon de route, est mort. Charo, qui faisait le tapin dans le Barrio Chino de Barcelone et, jusqu'en 1991, son bonheur affectif, ne lui a pas pardonné d'être tombé amoureux d'une cliente et a fui en Andorre se refaire une dignité. De Buenos Aires, Carvalho lui écrit de longues lettres de réconciliation sans se résoudre à les mettre à la poste. Mais, dans *L'Homme de ma vie*, voici qu'elle rentre à Barcelone, devenue une femme d'affaires avisée, doublée d'une amante au cœur attendri juste ce qu'il faut pour être capable, tout compte fait, de reconnaître en Carvalho «l'homme de sa vie», ce qui est, hélas, aussi la conclusion à laquelle en vient l'éblouissante Yes, fille de riches rencontrée dans *Les Oiseaux de Bangkok*, expédiée à Katmandou par Carvalho pour fuir la passion qu'elle lui inspirait et qui revient à son tour, plus belle à 40 ans qu'en ses 20 ans paumés. Comme dirait l'autre, il en va des amoureux comme des livres: passé un certain âge, on relit.

Enfin, chose plus grave, Carvalho ne reconnaît plus ses chères «*Barcelones*» que les Jeux olympiques, le libéralisme économique et la culture yuppie née de la mondialisation ont défigurées, aseptisées.

Toujours combattif

Pour autant, la lecture d'un roman de Pepe Carvalho demeure roborative et n'a rien de déprimant. La décision de faire vieillir le héros comme le premier être humain venu n'était pas sans

péril. Comment allait-il s'en tirer? Au ton acerbe et souvent désopilant des premiers livres a succédé une lucidité mêlée d'amertume et de pugnacité. Quoi qu'il arrive, Carvalho est prêt à rendre les coups. «*Nous acceptons tout*, déclame chaque soir un faux histrion sur une scène minable de Buenos Aires. *Dieu est mort. Marx est mort. L'homme est mort. Marlene Dietrich est morte. Moi-même, je ne vais pas très bien. Tout est permis! Les États ne sont plus souverains. Les multinationales, les fonds monétaires, les prix fixes, les militaires yankees nous dirigent. La souveraineté des tortionnaires est la seule qui nous soit restée. Quand un juge étranger veut inculquer nos tortionnaires, halte-là, souveraineté nationale!*»

Pour le Chilien Pinochet, on sait que ce juge étranger fut un Espagnol. Or, en Argentine, l'Espagnol est un *gallego*, terme par lequel, là-bas, on souligne, avec une pointe de mépris, les origines galiciennes de bon nombre d'émigrés en Argentine. Le *gallego* est aussi reconnaissable entre tous, ajoute-t-on, à sa démarche et à son accent. Vantardise? Esprit de revanche? L'Argentin paraît sans complexe par rapport à l'ancienne patrie et *Le Quintette de Buenos Aires*, avec ses tangos tristes et son climat de plomb, peut se lire aussi comme la parade amoureuse d'un animal du Vieux Monde transplanté dans le Nouveau.

Cependant, on n'oublie pas que l'Espagne, pour un Catalan, demeure le lieu d'une hégémonie politique et économique à laquelle répond une culture revendiquée dans toute sa singularité. À cet égard, les temps sont moins durs que sous Franco, alors que le clergé catalan, soumis à Madrid, pouvait soupiner: «*On leur prêche en castillan et ils se damment en catalan!*» En Catalogne, l'affirmation identitaire est un combat si bien mené que le gouvernement de la Généralitat, dans *L'Homme de ma vie*, songe désormais à se doter de services de renseignement comme tout État normalement constitué, c'est-à-dire avant tout soucieux de garder le pouvoir. Parcourir l'œuvre de Montalbán revient donc à ouvrir plusieurs portes de la maison Espagne, et celle qui donne sur la Catalogne, regardée avec sympathie mais aussi avec une salutaire ironie, n'est pas la moins intrigante.

Du reste, la langue mise à part, qu'est-ce qu'un Catalan? C'est d'abord, explique Montalbán dans *Barcelones*, fort de ses lectures érudites, un homme qui ne peut s'empêcher d'uriner quand il en voit faire un autre. Lecteur, tu as bien lu. L'histoire remonterait à la construction de la tour de Babel. Excellents maçons, bons

travailleurs, les Catalans étaient, semble-t-il, les seuls présents quand l'Esprit-Saint est venu semer la confusion que l'on sait. Ils furent donc tous coupables et l'on réclama un châtement. Il prit cette forme plaisante, qui, encore aujourd'hui, serait un signe d'identité indubitable...

Culture populaire, petites cultures, les unes et les autres ont la sympathie de Montalbán. Ces dernières montrent aussi parfois une vitalité qui permet d'accéder, comme on dit, à l'universel. Leonardo Sciascia a déjà dit de la Sicile qu'elle était une métaphore. Andrea Camilleri, pour sa part, voue une si grande admiration à Pepe Carvalho que ce dernier lui a inspiré le personnage de l'inspecteur Montalbano, au nom d'ailleurs forgé sur celui de l'écrivain espagnol. De l'un à l'autre personnage, cependant, le changement de statut professionnel est significatif. Dans une Sicile mafieuse et en permanence au bord du chaos, le héros ne pouvait pas être un détective privé, il devait être policier. «*La police fait régner l'ordre*, explique Carvalho. *Moi, je me contente de révéler le désordre.*» Pour la petite histoire, précisons qu'en février 1999, Camilleri et Montalbán se sont rencontrés à Barcelone au moment du lancement du dernier Montalbano, et la vision de ces septuagénaires aux porte-feuilles débordant de personnages qui se saluent de loin en loin ne manque de confirmer la suprématie de l'imagination par rapport au monde réel.

Comme il fallait s'y attendre, le succès remporté par les romans de Pepe Carvalho a incité la télévision espagnole, en 1995, à s'intéresser au personnage. Ce n'était pas la première fois. Une première tentative, désastreuse de l'avis de Montalbán, avait eu lieu en 1987. Cette fois, il s'agit d'une co-production espagnole, italienne et française. Mais le médium a ses limites. On n'allait pas ennuier le téléspectateur avec des histoires de vieillesse et de lutte des classes. Au petit écran, Pepe Carvalho jouit d'une quarantaine triomphante et se révèle tout à fait apolitique. Caro a 30 ans. Elle est blonde, elle est chanteuse. Elle n'a jamais été prostituée. On peut dormir tranquille: les romans ont encore de beaux jours devant eux.

On trouvera les romans de la série Pepe Carvalho chez Christian Bourgois, ainsi que le recueil plaisant qui réunit *Les Recettes de Pepe Carvalho*. À quelques exceptions près, la plupart des essais traduits en français (*Et Dieu est entré dans la Hasane, Barcelones*) ainsi que les romans non carvalhiens (*Galinde, Moi, Franco*) ont paru au Seuil.

KAZANTZAKIS

SUITE DE LA PAGE D 1

seul une décision et de trouver le chemin qu'il faut prendre, sans qu'intervienne l'intelligence. Et l'âme réciproquement n'est pas une idole invisible, faite de vent: elle a reçu la sûreté et la chaleur d'un corps et jouit du monde avec un plaisir pour ainsi dire charnel, comme si elle avait une bouche, des narines et des mains pour le caresser.» A réconcilier l'esprit et le corps, l'écrivain crétois a consacré sa vie. Souvent, il a retrempé sa force sur l'émouvant sol de Cnossos, y composant son *Odyssee*, une épopée de 33 333 vers, parue en 1938.

Joyce avait fini son *Odyssee* en 1922. Quand on traduit celle de Kazantzakis en français, en 1971, Hubert Aquin brûlait ses cartouches pour se délivrer d'un semblable envoûtement; dans *Point de fuite*, les sirènes d'Ulysse, croisant près des dangereux rochers d'Aptera, entonnaient encore leur fascinant chant légendaire...

Kazantzakis avait eu le projet de traduire toutes les œuvres littéraires majeures. Il faillit se perdre dans ce labyrinthe, mais il eut la sagesse de renoncer à ce travail d'Hercule. Toute son écriture s'est pour tant affinée à l'or pur des grandes flammes, avivant son Verbe de créateur aussi sûrement que le diable chauffe la fournaise de Dante en enfer.

La maison du fils prodige

La maison paternelle de Kazantzakis, dans le village de Varvara, où l'écrivain voyageur revenait fréquemment, n'est qu'à quelques kilomètres de Cnossos. Là se dresse le palais de Minos, vieux de 40 siècles et vibrant de mystères. À Varvara, on n'a pas craint le décalage, en ouvrant les portes d'une plus modeste demeure.

On a su y reconnaître la conscience universelle de l'écrivain: «*Il y a une sorte de flamme en Crète, disons une âme, quelque chose de plus fort que la vie et que la mort. Il y a la fierté, l'obstination, la bravoure et en même temps quelque chose d'autre, d'exprimable et d'impondérable, qui fait que l'on est à la fois joyeux et terrifié d'être un homme.*»

Toute blanche de chaux à l'intérieur, avec ses deux étages, la maison ocre abrite un bel ensemble de documents littéraires. Editions en diverses langues, documents iconographiques, photographies, affiches, manuscrits, correspondance, film documentaire, la collection évite avec intelligence le bavardage et la sanctification. Elle met en valeur un parcours international et un rayonnement humaniste de 50 ans de vie littéraire.

Il faut aller en Crète, où le respect de l'histoire fait partie des traditions et de l'orgueil d'un peuple. On y comprend le lien entre l'accueil d'un étranger, venu découvrir les richesses archéologiques, naturelles et humaines d'une île, et la conscience d'un patrimoine intellectuel, artistique et littéraire né du terroir. Ici, le souvenir et le sens de la postérité ne font qu'un même rapport au temps.

En Crète, la mort passe ainsi au ralenti. Pourtant, comme ailleurs, les hommes y ont amené la destruction. La terre volcanique y a détruit des villes florissantes. Mais en relativisant le bien et le mal, le beau et l'horreur, Kazantzakis a fait œuvre de civilisation. De l'atmosphère tragique de sa jeunesse crétoise, il a su dégager les aspirations à la liberté, tant politique, civile que morale, qui fondent, en Occident, les plus belles luttes des Lumières.

Le regard crétois

Ce qu'un D'Annunzio avait vécu comme un mirage, une simple lueur au bout d'un chemin

noir, Kazantzakis, qui faillit croire, au début, en Mussolini, le chercha radicalement dans le communisme. Puis, toujours épris de retraite ascétique dans quelque monastère du mont Athos, il crut tranquiliser son âme dans le Christ. En vain. Dionysos l'attendait toujours pour quelque exaltation. Plus près de Nietzsche, il lui fallut trouver la consolation dans l'écriture.

Qui lui prit la main, en route, pour le mener à Assise, où, comme à chaque étape de sa vie, il allait écrire un livre de spiritualité et d'humanité? Un homme, un serpent, une fourmi? Il y a toujours rencontré quelqu'un qui lui passait la pierre philosophale. Elle lui fit connaître Bouddha. Il comprit alors que pour gouverner sa propre démesure et son anarchie, il fallait mettre un monarque absolu au fond de soi. Cette force, ce souffle d'esprit tempère chez lui un furieux goût de vivre et d'embrasser.

Il faut aller en Crète, où le respect de l'histoire fait partie des traditions et de l'orgueil d'un peuple

En Crète, on est au cœur du monde occidental. L'île abrite les lieux de naissance des dieux — Zeus possède sa grotte au mont Ida, ses anciens cultes et ses légendes. Plus que des ruines, de ce passé nous viennent les fondements de nos codes de lois, les bases de notre rationalité, les principes de notre psychologie, le souffle de notre littérature: Ulysse était sans doute Crétois...

«*Le monde entier s'est déployé en moi comme une Crète gigantesque*», raconte Kazantzakis. Les Crétois n'avaient-ils pas pensé toutes les luttes à venir? Si Thésée, l'aspirant au trône d'Athènes, y avait occis le monstre Minotaure, n'était-ce pas pour emporter, grâce à la complexité d'une Crétoise, le savoir-faire d'un architecte, Dédale, qui s'y connaissait plus que tout autre dans l'art de bâtir les palais, autour desquels grandissent les empires?

Avant qu'une explosion volcanique cause la ruine de Cnossos, l'île rayonnait sur la Méditerranée, d'Athènes jusqu'en Égypte et, plus loin à l'Est, en Asie mineure. Ensuite, elle a montré que le savoir des hommes n'était pas près de s'y éteindre. À travers les 40 siècles d'histoire crétoise, de l'antique à la vénitienne, sans occulter la terrible guerre civile sous l'occupation turque, les Crétois n'ont eu qu'un cœur, celui de Zorba...

La Crète contient tous les symboles en ses lieux. L'espace virtuel de la mémoire est ici serti dans des fondations lourdes de sens: à Cnossos, Phaistos, Malia, Gortyne, Kato Zakros, le marquage territorial fait resurgir, entre la pierre et les mots, le génie invisible du lieu.

Les vestiges livrent la trace spirituelle d'une organisation intérieure. Elle s'est inscrite dans la durée; une autre volonté la tient accueillante, dans la géographie. L'archéologue la ranime, parfois avec audace, comme à Cnossos, où Evans a rebâti le site et refait les fresques, avec beaucoup de fantaisie. En voilà un à qui les ruines ont parlé!

Éternel retour

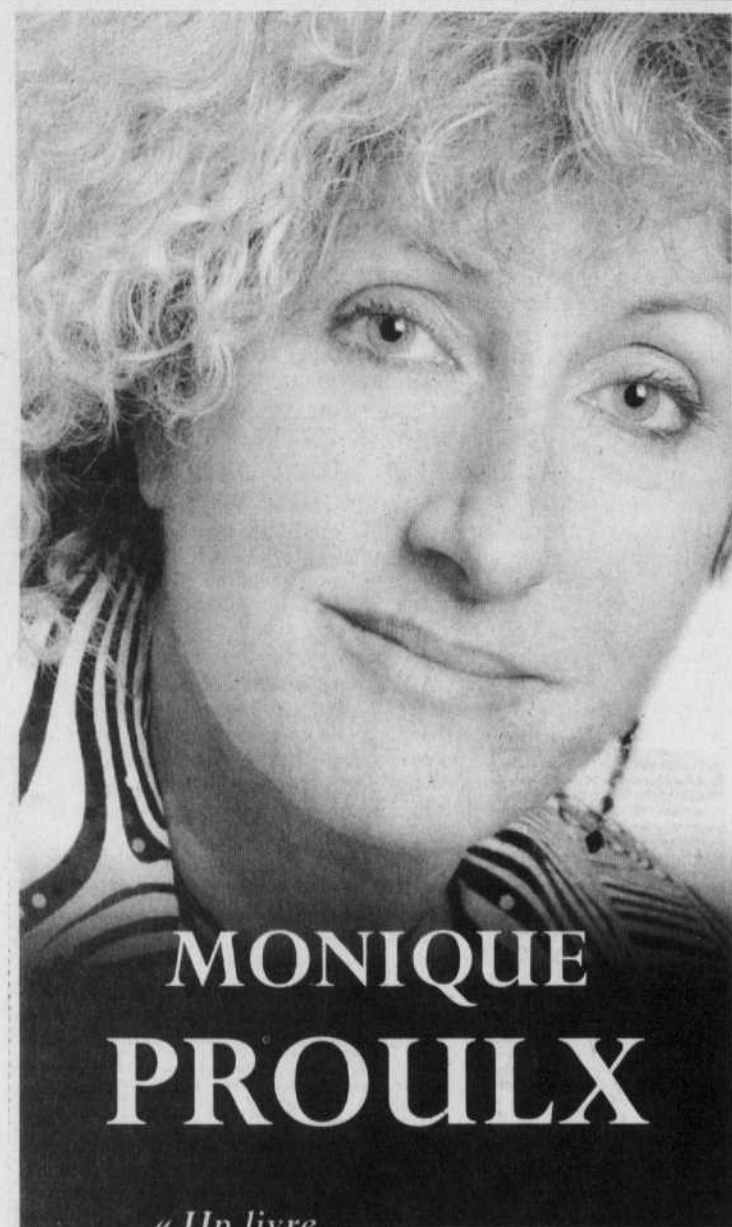
La maison d'un écrivain est une coquille vide, une porte d'entrée sur l'imaginaire qu'une œuvre littéraire bâtit. Autant d'un fou ou cadre d'une muse au travail, elle protège le livre qui relie un esprit à tous les autres. Tout écrivain cherche à transmettre son expérience solitaire en parole universelle. Kazantzakis y a mis tout son souffle. Comme Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Marguerite Yourcenar, Julien Gracq, Marcel Proust.

Dans l'archétype de la maison d'écrivain, lorsque la résonance, comme chez Kazantzakis, est paisible, l'inconscient collectif trouve l'image archaïsante et édifiante d'un rassemblement silencieux. Il est bon de commémorer les épisodes fondateurs d'une nation, au lieu qu'ils se dispersent aux quatre vents.

La Grèce s'est battue contre l'envahisseur turc, italien, albanais, allemand. Kazantzakis, personnage complexe, a été de tous les mouvements de libération nationale. De Lénine et Trotski à Nehru, en passant par la Chine — «*l'Alma Mater, l'Asie*», disait-il à la fin de sa vie —, il a participé à la vie politique grecque, sans cesser de puiser dans *L'Odyssee* d'Homère et d'en confronter l'éblouissant héritage aux grandes religions.

En 1956, il est membre du Comité international de la paix. Il meurt un an après, âgé de 72 ans. Son œuvre n'a cessé d'être traduite. En français, elle reprend son élan, tous les dix ans, depuis la disparition de son auteur.

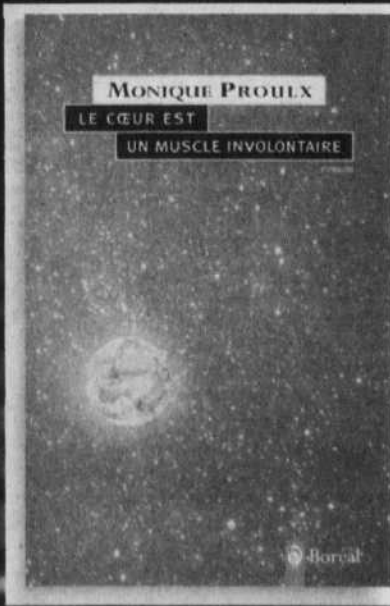
LETTRE AU GRECO, BILAN D'UNE VIE  
Nikos Kazantzakis  
Pocket  
Paris, 1997  
(1<sup>re</sup> édition: Plon, 1961)



MONIQUE PROULX

« Un livre époustouflant, peuplé de personnages hauts en couleur qui tient autant de l'hommage à Ducharme que du "polar existentiel" de Paul Auster. »

Stanley Péan  
La Presse



LE CŒUR EST UN MUSCLE INVOLONTAIRE

Roman  
400 pages • 24,95 \$



Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca

Palmarès Renaud-Bray  
Le baromètre du livre au Québec  
du 7 au 13 août 2002

| Rang | Catégorie    | Titre   | Auteur             | Éditeur          | Pages |
|------|--------------|---|--------------------|------------------|-------|
| 1    | Nutrition    | BON POIDS, BON CŒUR                                   | MONTIGNAC/DUMESNIL | Flammarion Qc    | 12    |
| 2    | Roman Qc     | BONBONS ASSORTIS                                      | M. TREMBLAY        | Leméac/Actes Sud | 8     |
| 3    | B.D.         | LARGO WINCH, t. 12 - Shadow                           | VAN HAMME/FRANCO   | Dupuis           | 5     |
| 4    | Dictionnaire | LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2003                       | COLLECTIF          | Larousse         | 6     |
| 5    | Roman Qc     | LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA                        | C. BROUILLET       | Denoël           | 8     |
| 6    | Biograph. Qc | L'ALLIANCE DE LA BREBIS                               | G. LAVALLÉE        | JCL              | 17    |
| 7    | Roman Qc     | OUF!  | D. BOMBARDIER      | Albin Michel     | 14    |
| 8    | Roman        | LE PIANISTE   | W. SZPILMAN        | Robert Laffont   | 77    |
| 9    | Polar        | MYSTIC RIVER  | D. LEHANE          | Rivages          | 18    |
| 10   | Jeunesse     | QUATRE FILLES ET UN JEAN                              | A. BRASHARES       | Gallimard        | 9     |
| 11   | Psychologie  | QUI A PIQUÉ MON FROMAGE?                              | J. SPENCER         | Michel Lafon     | 86    |
| 12   | Roman Qc     | LE GOÛT DU BONHEUR, t. 1, 2 & 3                       | M. LABERGE         | Boréal           | 87    |
| 13   | Roman        | LA CROIX DE FEU, t. 5 - 1 <sup>re</sup> partie        | D. GABALDON        | Libre Expression | 10    |
| 14   | Roman        | ÉLOGE DES FEMMES MÛRES                                | S. VIZINCZEY       | du Rocher        | 67    |
| 15   | Roman Qc     | UN PARFUM DE CÈDRE                                    | A.-M. MACDONALD    | Flammarion Qc    | 92    |
| 16   | Polar        | TOI QUE J'AIMAIS TANT                                 | M. HIGGINS-CLARK   | Albin Michel     | 11    |
| 17   | Polar        | PARS VITE ET REVIENTS TARD                            | F. VARGAS          | Viviane Hamy     | 36    |
| 18   | Roman        | LES ENFANTS DE LA TERRE, t. 5 - Les refuges de pierre | J. M. AUÉL         | Pr. de la Cité   | 15    |
| 19   | Spiritualité | LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT                          | E. TOLLE           | Ariane           | 98    |
| 20   | Essais Qc    | LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS                       | N. LESTER          | Intouchables     | 38    |
| 21   | Roman        | LE LIT D'ALIÉNOR                                      | M. CALMEL          | XO éd.           | 24    |
| 22   | Roman Qc     | VOYAGE AU PORTUGAL AVEC UN ALLEMAND                   | L. GAUTHIER        | Fides            | 17    |
| 23   | Spiritualité | LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI                           | G. HALE            | Manise           | 63    |
| 24   | Dictionnaire | LE PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE 2002           | COLLECTIF          | Le Robert        | 4     |
| 25   | Spiritualité | METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT       | E. TOLLE           | Ariane           | 16    |
| 26   | Roman        | MADemoiselle LIBERTÉ                                  | A. JARDIN          | Gallimard        | 28    |
| 27   | Roman        | LE BAISER   | D. STEEL           | Pr. de la Cité   | 12    |
| 28   | Essais       | LA RAGE ET L'ORGUEIL                                  | O. FALLACI         | Plon             | 6     |
| 29   | Cuisine      | RECETTES ET MENUS SANTÉ, t. 2                         | M. MONTIGNAC       | Trustar          | 129   |
| 30   | Arts         | 365 JOURS POUR LA TERRE                               | Y. ARTHUS-BERTRAND | de La Martinière | 38    |
| 31   | Sexualité    | FULL SEXUEL   | J. ROBERT          | L'Homme          | 22    |
| 32   | Guide Qc     | QUÉBEC LA BELLE PROVINCE                              | COLLECTIF          | Phidal           | 188   |
| 33   | Biograph. Qc | MON AFRIQUE   | L. PAGÉ            | Libre Expression | 42    |
| 34   | Roman        | ÇA C'EST UN BAISER                                    | P. DJIAN           | Gallimard        | 8     |
| 35   | Psychologie  | CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI!                     | T. D'ANSEMBOURG    | L'Homme          | 84    |
| 36   | Beaux livres | LA TERRE VUE DU CIEL                                  | Y. ARTHUS-BERTRAND | de La Martinière | 142   |
| 37   | Cuisine      | BARBECUE  | S. RAICHLEN        | L'Homme          | 16    |
| 38   | Roman        | QUELQU'UN D'AUTRE                                     | T. BENACQUISTA     | Gallimard        | 27    |
| 39   | Sc. Sociales | LES FRANÇAIS AUSSI ONT UN ACCENT                      | J.-B. NADEAU       | Payot            | 19    |
| 40   | Roman        | LE CHARDON ET LE TARTAN                               | D. GABALDON        | Libre Expression | 9     |
| 41   | Jeunesse     | CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (livre & CD)        | H. MAJOR           | Fides            | 44    |
| 42   | Roman        | LE TALISMAN   | D. GABALDON        | Libre Expression | 9     |
| 43   | Nutrition    | LA BÔTE À LUNCH EMBALLANTE                            | EMOND / BRETON     | Flammarion Qc    | 52    |
| 44   | Sport        | GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION                   | F. DELAVIER        | Vigot            | 218   |
| 45   | B.D.         | ALBUM SPIROU, t. 264                                  | COLLECTIF          | Dupuis           | 6     |

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.  
24 succursales au Québec  
Pour commander : (514) 342-2815  
www.renaud-bray.com

UNE VALLÉE DE LA MORT ATTENDAIT LES FRANÇAIS  
par Aurélien Boisvert  
Qui vivait dans les basses terres de la vallée laurentienne lorsque Champlain a fondé Québec en 1608?  
Les Français ont-ils refoulé le peu d'habitants qui y vivaient alors?  
112 pages - prix total et frais postaux: 16 \$

## LIVRES

EN PARTANCE

## Terre partagée

L'été est une saison propice aux dépaysements. Tout au cours de l'été, notre collaboratrice Johanne Jarry a fait entendre ici quelques voix d'écrivains dont les œuvres ont permis de franchir les frontières et ont fait du lecteur un voyageur. Pour clore cette série estivale: le Canada anglais.

JOHANNE JARRY

Est-ce parce que l'histoire du pays est récente que plusieurs écrivains canadiens-anglais, du moins ceux dont les œuvres sont réunies ici, placent la vie de gens ordinaires au cœur de leur fiction? Parmi eux, il y a ceux venus d'ailleurs pour peupler le Nouveau Monde, tels les ancêtres d'Alexander MacDonald dans *La Perte et le Fracas* (Éditions du Boréal), le seul (magnifique) roman d'Alistair MacLeod. Ce sont ses souvenirs, mais plus encore ceux du clan dont il est issu que raconte Alexander MacDonald. Calum Ruadh, son arrière-arrière-grand-père, a quitté les Highlands d'Écosse en 1779 avec sa femme, ses enfants et une chienne qui, refusant d'être abandonnée, a gagné leur bateau à la nage. De cet animal fidèle descendra une lignée de chiens qui «aimaient trop et voulaient trop». «C'était plus fort qu'eux», disait le grand-père. À l'image de ces chiens, les membres du clan s'accrochent au souvenir de leurs prédécesseurs méprisés par Wolfe qui, s'agissant des Highlanders qu'il pensait recruter dans son armée, écrivait: «S'ils meurent, leur perte ne causera qu'un bien petit fracas». Ces mêmes Highlanders lui auront pourtant permis de remporter la bataille des Plaines d'Abraham...

Ce premier roman d'Alistair MacLeod, né en Saskatchewan, a été précédé par deux recueils parus aux Éditions L'Instant même: *Cet héritage au goût de sel* et *Les hirondelles font le printemps*. Plusieurs des nouvelles font penser à des pièces détachées qui, une fois rassemblées, composent la toile de fond du roman. On y trouve les thèmes que creuse l'œuvre de MacLeod: la quête identitaire, l'attachement au lieu d'origine, les liens du sang, le dur travail des hommes de la mer dans l'obscurité des mines. Et, plus que tout, une attention aux êtres et au monde, et la reconnaissance de la filiation.

## Femmes rattrapées par les mots

Subtilité et sensibilité caractérisent aussi l'œuvre d'Alice Munro, née en 1931, en Ontario. Ses personnages mènent des vies qui seraient sans doute demeurées sous silence si sa plume n'avait été là pour capter un regard, une hésitation, un état de grâce. Dans plusieurs de ses nouvelles, genre qu'elle privilégie et pour lequel on salue son talent, ce sont souvent des vies de femmes qui sont ainsi rattrapées par les mots. Des femmes lucides, parfois flouées, mais qui endossent rarement le rôle de la victime. Dans le recueil *La danse des ombres heureuses* (Rivages), récemment paru et qui regroupe des nouvelles écrites entre 1968 et 1974, elles tentent de percer le mystère de ce qui les lie à leur mère, elles envient le succès littéraire de leur ancien mari, elles hurlent dans la nuit devant la porte de leur fiancé rentré de voyage et marié à une autre femme... Mais aucune d'elles ne cède au désespoir. À lire aussi chez le même éditeur, *L'amour d'une honnête femme*, un très bon recueil parmi plusieurs autres.

## Une autre époque

Si la plupart des nouvelles d'Alice Munro emploient le «je» (qui n'est pas celui de l'auteure), donnant une impression de proximité, celles de Mavis Gallant sont narrées par une voix extérieure, ce qui place parfois le lecteur en position d'observateur. Lors de la lecture du recueil *Vers le rivage* (L'Instant même), l'effet de distance est amplifié, car plusieurs des nouvelles rappellent les années d'après-guerre et un mode de vie moins familier aujourd'hui. Mais si les anecdotes semblent avoir vieilli, les sentiments qu'éprouvent les personnages sont intemporels, presque palpables. Cet écrivain passe aisément d'un registre à l'autre, de la gravité à la mélancolie en passant par l'ironie, comme en témoigne ce passage où une jeune Américaine réagit à une demande en mariage: «Carol, avec une grande efficacité, s'attaqua presque immédiatement à la tâche de tomber amoureuse. L'amour nécessitait des conditions parfaites, comme un géranium.» Mavis Gallant, qui vient d'avoir 80 ans, vit à Paris depuis les années 1950. Elle a publié 15 livres (dont quelques-uns sont disponibles dans la collection de poche de Rivages) dont les leitmotifs sont,



La Cabot Trail, au Cap-Breton, en Nouvelle-Écosse.

entre autres, les destins d'expatriés et les séquelles de la guerre. Que signifie écrire pour elle? «Like every other form of art, literature is no more and no less than a matter of life and death.»

## Les silences d'une vie

«Toute vie comporte des chapitres qui sont rarement lus, en tout cas pas à voix haute», lit-on dans le roman *La Mémoire des pierres* (Le livre de poche) de l'écrivaine Carol Shields, phrase qui évoque aussi les œuvres de Munro et Gallant. Née dans l'Illinois en 1935, Carol Shields a émigré au Canada en 1957. D'elle on a pu lire tout récemment *Une saison de célibat*, co-écrit avec Blanche Howard et publié chez Fides, un échange épistolai-

re hélas pas très convaincant entre une femme et un mari séparés temporairement pour des raisons professionnelles. Comme elle est présentée par certains critiques comme une auteure populaire, on ne s'étonne pas de la voir signer une biographie de Jane Austen (collection «Grandes figures», Fides); leurs œuvres vont bien ensemble.

Publié en 1995 en français, *La Mémoire des pierres* est le plus salué des romans de Shields. Prix Pulitzer, il a aussi reçu le prix du Gouverneur général. Présenté comme l'autobiographie de Daisy Goodwill, née en 1905 et enterrée en Floride au début des années 1990, ce récit intègre aussi le point de vue des tiers sur Daisy, un arbre généalogique, des lettres de toutes sortes, des photographies, presque tout ce qui tient lieu de traces d'une vie humaine. Il n'y a rien de spectaculaire dans le déroulement de la vie de Daisy. Deux maris, des enfants avec (et pour) lesquels elle a semé au cours des ans des listes de choses à faire, des recettes de gâteau, des menus de pique-nique. Mais cette absence de coups d'éclat ne la prive pas de sa singularité; le lecteur y accède grâce au style sobre et cependant loin d'être convenu de Carol Shields. Ainsi naît un personnage.

Terminons avec deux titres d'auteurs moins connus. D'abord *La Reine du Nord* (Petite bibliothèque, Éditions de l'Olivier) d'Eden Robinson, née en 1970 dans la réserve de Kitamaat en Colombie-Britannique. La plupart des nouvelles de ce recueil racontent l'histoire de jeunes Amérindiens qui, l'espace d'un moment, s'imaginent vivre dans une famille où ils mangeraient à leur faim et où ils ne craindraient pas les coups de leur frère ou de leur père. Le tableau est noir, mais évite de sombrer bêtement dans le folklore. Pour poursuivre dans une voie pas très «politiquement correcte», lire *Le récit de voyage en Nouvelle-France de l'abbé peintre Hugues Pommier* (L'Instant même), et plus particulièrement la nouvelle qui donne le titre au recueil de Douglas Glover. L'abbé Pommier dessine un portrait qui malmené quelque peu l'aurore de sainteté que les manuels d'histoire de jadis préparent volontiers aux missionnaires chargés d'évangéliser les «sauvages». À titre indicatif, signalons que Micheline Lanctôt rêve d'adapter pour le cinéma *Le Rédempteur*, roman du même auteur publié chez le même éditeur.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Le sacrifice de la naïveté

CATHERINE MORENCY

Fidèle à son habitude, Jean-Claude Pirotte, grand poète et prosateur contemporain, se présente avec un récent livre mais comme sur le bout des pieds, sans agiter ni la machine médiatique ni les cercles littéraires. C'est que son dernier roman, *Ange Vincent*, se défend seul. Et le fait magnifiquement.

Présenté comme un roman autobiographique, on y reconnaît d'emblée la fine ironie de l'auteur, qui nous a habitués au fil des publications (romans, nouvelles, carnets, recueils de poèmes, essais) à sa prédilection pour les ruptures de genre, les égarements discursifs, et à sa vision impressionniste du

réel. Cette fois, il nous convie à entrer dans son univers amoureux (mais est-ce bien le sien?), esquissant le portrait de trois des femmes qu'il a adorées, de l'adolescence à un âge adulte à propos duquel il demeure évasif.

«Je pense à toutes les femmes que j'ai aimées, écrit-il en guise de prélude, à celles que je n'ai pas aimées, Olga, Samantha, toutes ces vies. Je pense que je vais les quitter, me détruire car que serais-je jamais sans elles? Je vais rejoindre Claire et Mariuccia, Lise aux longues paupières, la petite serveuse du Moderne, les putains slaves d'Yvan, Lucina, Carla, Perle d'eau, je vais enfin me confondre avec Ange Vincent, mon double aux gants raccro-

chés.» Durant une centaine de pages, cette prose délicate, ciselée tel un bijou précieux, fredonnera l'air tantôt langoureux tantôt plus morbide d'une danse rituelle et fatale, dont cet ange plus sombre que vierge apprendra les pas, au détriment d'une candeur trop tôt détruite.

«C'est étonnant, le nombre d'existences que la vie nous propose. Et puis on ne change pas, on écoute éternellement le même fado fatal et miraculeux», poursuit le protagoniste qui, de connivence avec l'auteur, se raille de ce roman, qui ne serait peut-être finalement qu'«une histoire sans importance, fabuleuse». Par moment, on hésite même à écarter le nom de poésie pour évoquer la douceur mêlée d'ef-

froi qui sert d'encre à Pirotte. Son écriture, fascinante parce que polie par le doute et l'incertitude, s'observe en train de claquer, peinant, non sans une certaine fascination pour son propre mystère.

Ainsi, Pirotte signe, avec *Ange Vincent*, une œuvre forte, brève mais incontestable forte, qui montre à la fois la maturité et l'éternelle jeunesse d'une prose française, une œuvre qui représente, aujourd'hui et au jugé des œuvres précédentes, un moment de grâce dans l'époque actuelle.

ANGE VINCENT

Jean-Claude Pirotte  
La Table Ronde  
Paris, 2001, 127 pages

## Le seuil du vide

FRASQUES

Hubert Lucot  
P.O.L.  
Paris, 2001, 267 pages

FAUTES QUE J'AI FAITES

Danielle Mémoire  
P.O.L.  
Paris, 2001, 190 pages

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Le titre du livre d'Hubert Lucot évoque quelque chose que le lecteur cherchera en vain. Peut-être y sentira-t-il la proximité des mots frasques et fresques: tableau d'ensemble d'une vie donné en divers morceaux, en segments épars. La mémoire y est convoquée, mélange de souvenirs et d'oublis. Mémoire qui reconnaît les personnages de l'enfance. La «petite enfance dans Paris obscur», au temps de la guerre. Mémoire des amis maintenant morts. Amis et connaissances qui ont, auparavant, fait l'objet d'écrits, ceux qui ont accompagné les années de militance et les autres.

L'auteur, lui, est vivant, même s'il se tient souvent au bord du vide. Son «je» très présent emplit l'espace du livre. Le Hubert, ses traces, ses lieux et ses «ob-

jets lucotiens» sont dispersés dans ces pages pour élaborer une écriture intime, une autofiction. Mais tout auteur n'est pas Proust, même s'il prétend aimer une Odette! Ainsi, Hubert Lucot resserre à ce point le référent de son écriture (à la famille, par exemple) que l'universalité souhaitée n'est pas au rendez-vous. Exclu de la référence, le lecteur risque de n'y voir que des effets prétentieux. Ou une recherche de citations, de références (littérature, peinture, géographie, personnages publics) marquée de préciosité.

Parfois, le miracle d'un lien très fort entre l'intime et l'universel se produit; le plaisir de la lecture est alors très grand. Cela arrive autour d'une histoire de chat, d'une visite à New York ou de certains hommages à une femme, A. M., à son corps, à sa présence. Pour le reste, malgré la référence à Suzanne Jacob, au Québec et aux autres stratifications logées dans sa mémoire, dans son histoire, Lucot décoit.

## Fichier Errata

Un livre qui s'écrit sur ce qui s'écrit, tout en s'écrivant. Non pas dans l'intériorité qui livrerait l'âme du texte ou qui élaborerait une fiction. Ni dans une fantaisie permettant d'entrer dans le

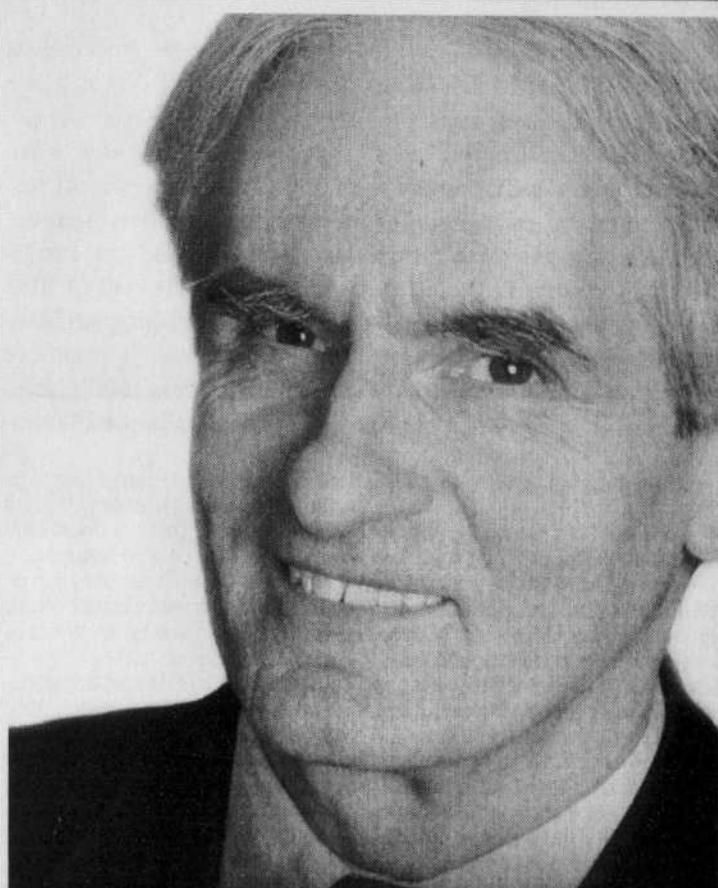
mode de la création. Ni encore ouvrant des avenues nouvelles, interrogeant l'écriture, son rapport à la vie, à la mort.

Pourtant, Danielle Mémoire lance des avertissements, un premier puis un troisième, en omettant le deuxième: «Le texte, jusqu'ici, et pour quelque temps encore, mortellement ennuyeux, va devenir, dans sa deuxième moitié, ABSOLUMENT PALPITANT.» Or le lecteur peut attendre: la deuxième moitié promise n'arrivera jamais. Le texte restera ennuyeux, confus. Les personnages, doubles de l'auteur, apparaîtront, disparaîtront. Sans consistance, sans entité. Un château profilera son ombre, ses habitants, ses jeux, ses règles. Celles de l'Oulipo? Rien n'est certain. Peut-être pour perdre le lecteur et l'entraîner dans une série de chausse-trappes. L'auteur (un des auteurs, se plaît-elle à dire) recherche vainement, à la fin, «le sujet» et répond: «Nous digressons donc, et puis nous digressons encore.» Ce n'est pas l'association libre ni le flottement qui décoit. Plutôt l'outrecuidance. Et l'impression d'avoir été floué. Un livre est une promesse. Ici, non tenue. A moins que ce qui brûle, dans les dernières lignes, alors que Balzac vient d'être cité, ne renvoie le

lecteur à un chef-d'œuvre inconnu. Ou méconnu.

Olivieri  
librairie • bistroUN  
BISTRODES DIZAINES  
D'ÉVÉNEMENTSDES MILLIERS  
DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
Tél.: 514-739-3639  
Fax: 514-739-3639  
service@librairieolivieri.com

GÉRARD  
BOUCHARD  
MISTOUK

«Un roman réussi qui raconte avec un égal bonheur des rêves nord-américains et leur évanouissement.»

Robert Chartrand  
Le Devoir

«Une fresque historique étonnamment chaude, drôle et colorée.»

Guillaume Bourgault-Côté  
Le Soleil

«Un roman historique exceptionnel.»

Jocelyne Lepage  
La Presse



Roman  
520 pages • 27,95 \$

Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

## À L'ESSENTIEL

BOIS DORMANT  
ET AUTRES POÈMES  
EN PROSE

Gérard Macé  
Gallimard, coll. «Poésie»  
Paris, 2002, 223 pages

La poésie de Gérard Macé est le lieu d'une certaine «avant-mémoire», comme dirait Jean Roudaut. La prose poétique édifie un espace, une voûte, voire même un ancrage dans un mon-

de sans cesse éphémère. Au fil de *Bois dormant*, des souvenirs se condensent pour mieux répondre à un sentiment d'unité perdu. L'oubli se faufile-t-il dans les intervalles de la parole? Au milieu des *Balcons de Babel*, on peut lire: «Les miroirs de maintenant sont encombrés de souvenirs plus vrais que nature.» Le conteur devient ici un autre, une figure solitaire qui avance dans l'incertitude et le calme. Chez ce poète français contemporain,

l'homogénéité de l'univers se manifeste à travers une langue qui, sans cesse, ressuscite la longue mélopée du temps. Des voix ancestrales se croisent, alors que l'histoire intime va d'un refuge à un autre. Des allusions à Baudelaire, Nerval et Proust se dissimulent dans cette approche très personnelle du récit elliptique. Une œuvre riche qui continue toujours son chemin vers l'imprononçable.

David Cantin

ESSAIS

Petit tombeau d'André Naud (1925-2002)

# Une éthique pour le pape et la liberté pour les croyants

Le pape et les évêques, par leur fonction, sont amenés à se prononcer sur toutes sortes de sujets au nom de la foi et de l'enseignement de l'Église desquels ils sont les porte-parole officiels. Mais, pour ce faire, à quelle éthique doivent-ils soumettre leur parole? Suffit-il d'évoquer «la» vérité ex-cathedra pour répondre à cette question?

Professeur émérite de la faculté de théologie de l'Université de Montréal, André Naud, avant de quitter ce monde le 28 juin dernier, intervenait courageusement dans ce débat avec *Pour une éthique de la parole épiscopale*. Partisan d'un magistère modeste, «conscient d'être détenteur d'un trésor précieux» et qui «n'a pas à être dénué de toute certitude», mais qui ne doit jamais oublier qu'il porte ce trésor «dans un vase d'argile», Naud incite le pape et les évêques à la prudence dans «les affaires qui relèvent de la Transcendance» et à l'heure d'imposer «des obligations absolues à la conscience». Pour lui, le devoir de loyauté envers la vérité doit absolument s'accompagner de «l'idée de liberté» sans laquelle l'enseignement perd toute crédibilité.

Traitant des «devoirs du pape», le théologien plaide en faveur d'une infaillibilité pontificale circonscrite à des domaines précis (par exemple, écrit-il, il faut faire savoir qu'elle «ne peut s'étendre à des dilemmes relevant de la loi morale naturelle que la Révélation ne tranche pas»), d'une vision de l'unité chrétienne attachée à l'essentiel (la charité) plutôt qu'obsédée par l'orthodoxie intellectuelle et il insiste sur la reconnaissance d'une parole épiscopale libre: «Mais n'y a-t-il pas contradiction pour les évêques à recevoir une mission magistérielles qu'à toutes fins utiles ils ne peuvent pas exercer vraiment sur tant de points qui intéressent la foi et le comportement chrétien, l'Église du milieu dont ils ont la charge, le concret des jours de tant de croyants?» Quelle éthique, en effet, respecterait donc celui qui enseigne une parole sur laquelle repose un interdit absolu d'interprétation?

Le respect de la vérité et celui de la liberté peuvent et doivent se concilier pour que l'on puisse parler de magistère valable. Cette exigence, indique André Naud, nous éloigne de toute «terre de facilité», mais



Louis Cornellier

c'est la validité même de la mission en cause qui l'impose. «Pourquoi faudrait-il qu'on n'envisage jamais d'être audacieux», lance enfin le théologien, invitant ainsi le magistère à délaisser un autoritarisme et un conformisme débilissants pour renouer avec une parole épiscopale vivante.

## Un nettoyage philosophique de la religion catholique

André Naud ne fut jamais un théologien assis, tranquille et satisfait. Inébranlable défenseur de la liberté de conscience individuelle, battue en brèche, selon lui, par la rigidité doctrinale de l'Église, il n'a jamais cessé de revendiquer pour les croyants le respect de leur intelligence. Publié à titre posthume, son ultime essai intitulé *Les dogmes et le respect de l'intelligence* expose avec une sérénité inébranlable (cet oxymore résume bien l'attitude globale du croyant) son point de vue sur la question, point de vue qu'il doit, surtout, à une relecture attentive de l'œuvre de Simone Weil.

Philosophe intense, complexe et atypique à la pensée résolument chrétienne, Weil, pourtant, refusait d'adhérer à l'Église catholique par le baptême. La raison: «Un malaise de l'intelligence dans le christianisme», dit, selon elle, au fameux dogme qui affirme «Hors de l'Église, point de salut». Très sensible à ce rapport particulier à l'Église «fait de reconnaissance et d'attente, d'un côté; de regret et de méfiance, de l'autre», André Naud y a trouvé l'inspiration nécessaire à son plaidoyer en faveur d'une réforme de l'Église.

Revendication d'une liberté totale face à toute autorité extérieure à l'intelligence, liberté qui «se concrétise par le refus que l'Église puisse obliger à adhérer aux dogmes qu'elle formule», le plaidoyer de Naud (et de Weil) reconnaît la pertinence des dogmes, mais insiste aussi sur le droit inaliénable de questionner et de douter.

Au devoir d'adhésion imposé par le magistère, il oppose un devoir d'attention inconditionnelle et respectueuse qu'il résume en dix règles. Presque mot à mot, cela se lit comme suit: toujours soutenir ce qu'on pense, ne pas adhérer systématiquement, ne pas négliger de prier, être prêt à abandonner l'importance de ses opinions dès l'instant que l'intelligence recevra plus de lumière, reconnaître l'importance d'un bloc compact de dogmes en dehors de la pensée comme quelque chose d'infiniment précieux, reconnaître que ce bloc est offert à l'attention plutôt qu'à la croyance, dire de l'Écriture qu'elle est «le plus souvent» inspirée, faire confiance aux dogmes, ne pas oublier que ce qui vaut pour les Évangiles vaut aussi pour les dogmes et, finalement, avoir la même attitude d'esprit à l'égard des autres traditions religieuses ou métaphysiques et des autres textes sacrés, tout en ayant le droit d'estimer que la foi catholique est de toutes la plus pleine de lumière.

Fasciné par la pensée de Simone Weil, Naud en présente les assises afin de permettre à ses lecteurs de bien comprendre comment la philosophie en est arrivée à cette position face à l'Église. Il traite, ainsi, de son «goût profond pour le réel» et de son «refus de l'abstraction» en prenant bien soin de citer cette formule: «Le caché est plus réel que le manifeste», et d'ajouter qu'elle écrivait aussi: «Celui qui nie la présence réelle du mystère à jamais impénétrable est plus qu'un naïf, il n'est peut-être pas digne d'être considéré comme un homme»; il traite aussi de son opposition aux «simplifications du savoir scientifique» obsédé par un idéal de puissance; de sa conception de la philosophie comme réflexion sur les valeurs; de sa conviction selon laquelle «ce qu'on saisit dans la lumière de la grâce, on le saisit par la raison»; enfin, de son insistance sur «la nécessité de multiples lectures du réel et de la nécessité de comprendre que toutes les parties de

l'âme ne sont pas engagées de la même manière ni au même degré dans chacune de ces lectures».

Ce sont ces assises qui amenaient Weil à réclamer l'établissement d'une «logique spéciale adaptée au domaine des Mystères ou au domaine surnaturel», logique faite de modestie, de discrétion et de tolérance, étant entendu que, pour elle, «le mystère est ce qui est absolument et pour toujours impénétrable et non pas ce qui est provisoirement caché ou non encore découvert». Weil, d'ailleurs, affirmera que le christianisme parle trop, et avec trop d'assurance, des choses saintes.

Eloge de la quête de la vérité recherchée en toute liberté «avec l'aide du magistère», d'une foi en quête de son intelligence et d'une intelligence en quête de sa foi, éloge de la raison alliée à la grâce, de la prière nécessaire et de l'attention portée à l'attention, la pensée weilienne ne pouvait que combler l'indéfinitude croyant inquiet qu'était André Naud, qui affirme «avoir trouvé enfin une sorte de bonheur dans [sa] propre foi et dans l'Église [qu'il ne peut] servir qu'en lui proposant de se réformer».

Le théologien est mort, mais il nous laisse un héritage, grâce à ce livre très profond habité par le souci constant de relever un défi colossal: être clair en parlant du mystère de la foi, ce possible bonheur de la conscience chrétienne individuelle.

[louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)

## POUR UNE ÉTHIQUE DE LA PAROLE ÉPISCOPALE

André Naud  
Éditions Fides  
Montréal, 2002, 64 pages

## LES DOGMES ET LE RESPECT DE L'INTELLIGENCE

PLAIDOYER INSPIRÉ PAR SIMONE WEIL  
André Naud  
Éditions Fides  
Montréal, 2002, 150 pages

# Platon, taliban avant la lettre?

Retraduire *La République*, de Platon: travail herculéen qu'a effectué Georges Leroux, professeur de philosophie à l'UQAM mais aussi animateur inlassable, prolix et généreux de notre scène intellectuelle (il collabore au *Devoir*). «Sa *République*, résultat de presque une décennie de travail méticuleux, a été publiée ce printemps chez Garnier-Flammarion, dans la fameuse édition de poche — celle que les lycéens et étudiants de la francophonie se procurent le plus souvent. Livre fondateur de la philosophie politique occidentale, *La République* peut être considéré comme la première utopie politique. D'aucuns y voient des relents totalitaires. Qu'en est-il vraiment? Conversation sur l'actualité de Platon.

ANTOINE ROBITAILLE

**L**e *Devoir*. Dans *La République*, Platon s'interroge sur l'essence de la justice, mais se dit contre la démocratie. Pour nous, aujourd'hui, les deux vont de pair.

G. L. Son antidémocratie, en partie dû à des circonstances historiques, nous choque, c'est évident. Et quand j'enseigne *La République*, il y a toujours un moment où, dans mes classes, je sens un certain tremblement: lorsque j'aborde la phrase de Platon disant «la démocratie est le seul régime où les fils peuvent insulter impunément leur père».

Pour Platon, il était clair que la démocratie n'était pas le meilleur des systèmes parce qu'elle correspondait au règne des désirs de tous. Mais cette opinion si différente de la nôtre ne l'a pas empêché de nous révéler beaucoup de choses. Notamment le caractère insatiable du désir, qui peut mener à des injustices.

**L**e *Devoir*. Le projet politique que contient *La République* a souvent été taxé de totalitaire. Vous-même, dans une conférence récente, vous vous êtes exercé à infirmer la «comparaison scandaleuse» qui consisterait à dire: le régime des talibans était en quelque sorte platonicien.

G. L. Il y a dans *La République* deux trains de mesures autoritaires qu'il faut distinguer. Un premier qui s'adresse à tous et qui est essentiellement un programme esthétique politique. Ça touche par exemple le contrôle de la représentation et du son. Dans notre monde, Platon contrôlerait, voire bannirait, télévisions et radios. La seule musique recevable serait militaire. Sur ce plan, on peut rapprocher les talibans et le Platon de *La République*. Pour ce qui est de cette première catégo-

rie de mesures, le mot de totalitarisme n'est pas trop fort. Mais il serait excessif pour la deuxième catégorie, qui ne s'adresse pas à toute la cité mais au seul corps d'élite que forment l'armée et les gardiens, lesquels n'ont ni vie ni propriété privées.

Il y a bien sûr des aspects indéfendables dans son projet politique, mais il faut voir que c'est contrebalancé par un ensemble de propositions antitotalitaires: l'égalité des hommes et des femmes, la confiance en la raison, la priorité à l'éducation.

Tous éléments qui entrent en tension avec les prémisses totalitaires.

**L**e *Devoir*. Vous dites avoir tenté de faire ressortir l'aspect politique de *La République*. Cet aspect n'est-il pas évident?

G. L. Peut-être, mais il y a un courant très important aux États-Unis en ce moment selon lequel *La République* est creuse politiquement. On dirait que les Américains refusent d'y voir tout ce qui ne concorde pas avec leur libéralisme. Ils préférèrent que *La République* soit quelque chose comme un stoïcisme avant la lettre, ce qui accommode l'âme américaine, laquelle, au fond, aime se faire dire quoi? Que le vrai bonheur est individuel, qu'il faut s'occuper de soi et que la vraie vertu, c'est d'être juste, sur un plan personnel, d'être capable d'affronter Dieu à la mort et, surtout, d'obtenir les récompenses éternelles. Ce courant néglige pour ce faire toutes les composantes politiques du livre: la redistribution, la question de l'autorité, la question du pouvoir, la division de la société en classes, les privilèges de l'éducation, etc., bref, tout ce qui, dans *La République*, a trait à la justice.

**L**e *Devoir*. Avez-vous un livre préféré dans *La République*?

G. L. Le livre IV est un de ceux que je préfère. Platon y expose son intuition selon laquelle nous ne sommes jamais uniques. Tout sujet politique, tout sujet social est toujours double, dialogique. Il y a toujours un autre à l'intérieur de moi qui entre en conflit avec moi-même. Penser, c'est poser «A» et saisir immédiatement que quelqu'un à l'intérieur de moi dit «non-A». Et donc, selon l'analyse platonicienne du désir, qui est prodigieuse, désirer quelque chose, c'est immédiatement comprendre que j'ai en moi la capacité de réfréner mon désir. Je veux boire? Je peux m'interdire de le faire. Ce conflit, lorsqu'il n'est pas maîtrisé, conduit au chaos de l'immoralité et de l'injustice. C'est la matière sur laquelle le philosophe doit travailler.

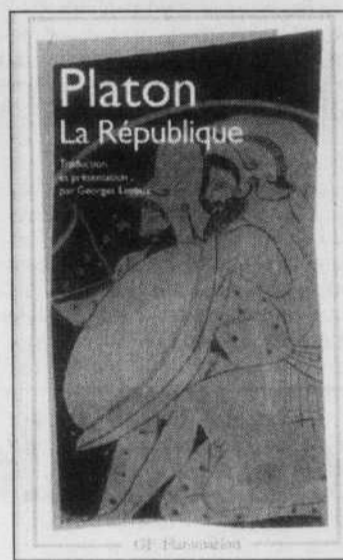
**L**e *Devoir*. Comment imaginez-vous Platon? Après 10 ans de fréquentation intense, il est probable qu'il ait pris une forme dans votre esprit.

G. L. J'ai du mal à l'imaginer jeune puisque lui-même, dans son autobiographie — si elle est authentique — ne dépeint pas cette période autrement que par la rencontre et l'éloge de Socrate. La partie suivante de sa vie, on l'imagine beaucoup mieux. C'est celle des voyages en Sicile. Ici, on peut se le représenter assez facilement comme un idéaliste, qui croit qu'on peut changer les choses. Mais dans la lettre VII, il exprime sa grande déception à l'égard de ses amis de Sicile, qui n'ont finalement rien réformé. Il écrit en substance: «vous êtes en fin de compte comme tous les jeunes démocrates: la seule chose que vous aimez c'est de vous faire bronzer sur la plage!» C'est écrit tel quel!

Il y a enfin la troisième période, celle du philosophe qui conclut qu'il est vain de poursuivre un projet politique concret. Que lui, en tout cas, n'y parviendra pas. L'âge mais aussi son appartenance à l'aristocratie l'en empêchent. La seule chose qu'il peut espérer, c'est d'éduquer du mieux qu'il peut certains élèves, pour lesquels il va ouvrir l'Académie. C'est donc un homme assez désenchanté qui va tout donner dans l'écriture, laquelle sera chargée de recueillir ce qui ne sera pas réalisé dans son histoire.

**L**e *Devoir*. Et son programme d'éducation s'avèrera très influent.

G. L. C'est devenu la base de l'éducation occidentale. Les écoles chrétiennes ont été les



premières à l'accueillir et, à la Renaissance, les grands pédagogues, en particulier les jésuites, ont adapté parfaitement le programme de *La République* pour les collèges. Le cours classique est une application du programme de *La République*.

**L**e *Devoir*. Vous avez été le promoteur, à l'UQAM, d'un programme d'études des humanités qui se nomme Histoire, culture et société. Peut-on faire un lien entre cette réalisation et un certain platonisme?

G. L. Certainement. Je pense que, actuellement, le défaut principal de l'éducation post-secondaire, c'est l'absence de sa composante humaniste et critique. Le Québec a une grande chance: nous avons maintenu, alors que tout militait dans le sens contraire, l'enseignement obligatoire de la philosophie et de la littérature. Reste que nous ne nous présumons pas suffisamment contre les défauts qui viennent de l'excès de spécialisation de la formation universitaire, laquelle devient professionnalisante, très technique. Sans les préconiser pour tous, nous devons, comme à Concordia ou à McGill, maintenir des programmes libéraux. Des programmes permettant à l'étudiant de circuler, de s'aérer. Et qui favorisent l'acquisition de références communes qui empêchent l'atomisation de la société.

## LA RÉPUBLIQUE

Platon  
Traduit du grec, présenté et annoté par Georges Leroux  
GF Flammarion  
Paris, 2002, 802 pages

LOUIS CORNELLIER

Philosophe intempêtif qui chante la fulgurance du christianisme en proférant des imprécations à l'endroit d'un rationalisme moderne imbu de lui-même, André Désilets appartient à une tradition philosophique presque en voie de disparition. Critique radicale de la misère spirituelle contemporaine, son opuscule intitulé *Les Tensions de l'errance* propose cinq courts exercices d'admiration qui permettent à Désilets d'exposer sa philosophie de la transcendance, inspirée de certains penseurs religieux russes (Berdiaeff, Chestov).

Le positivisme scientifique, le matérialisme, les sciences sociales et le rationalisme en général passent un mauvais quart d'heure sous la plume du philosophe qui tolère mal ces réductionnismes. «L'attente de la connaissance», écrit-il, «comporte une tension vers l'infini», un appel de l'absolu, qui débouche nécessairement sur une «philosophie de l'adhésion au mystère», seule à même de résister à «la chosification de l'homme» inscrite au cœur de «l'exigence rationnelle» étroite.

Ennemis des systèmes théoriques qu'ils perçoivent comme des impostures visant à l'éradication d'un Mal radical dont seule l'expérience de la transcendance chrétienne peut pourtant nous sauver, les penseurs auxquels Désilets rend hommage sont des errants qui ont résolu d'explorer en toute liberté le courant de l'«intentionnalité originelle de l'âme qui bousscule sans cesse nos théories et nos sciences». Aux ravages spirituels d'une rationalité à l'horizontale qui nie «le caractère sacré de la personne», ils opposent une «contemplation des êtres et des choses» à la verticale. Sans rejeter la science, ils tiennent à rappeler sans cesse ses limites dont la négation confine, selon eux, au nihilisme.

Pour Jean Brun, par exemple, «il ne s'agit pas de s'éveiller à la raison mais de se réveiller de la raison». Quant à Alexis Klimov, «il montre la prééminence de la vie sur le système, de la sainteté sur la vertu, de l'expérience mystique sur toute connaissance discursive, conceptuelle, objectivée».

Le défi d'une telle conception du monde est celui de toute la pensée chrétienne: comment penser et dire l'absolue grandeur de l'homme en acceptant l'existence d'un Mal radical au sein même de la création? Dans cette logique, la réponse à cette question exclut, bien sûr, que l'homme soit à lui-même sa propre grandeur, sa propre solution. Désilets cite Dostoïevski: «Là où il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'homme non plus, bien plus, il y a le démon, car l'enfer, c'est de ne plus aimer.»

Condamnés à la métaphore puisqu'ils cherchent à exprimer ce qui relève, en bout de piste, de l'exprimable, André Désilets et ses maîtres philosophe à coups de sermons en sermonnant leurs contemporains, oubliés, selon eux, de ce qui donne sens et valeur à la vie humaine. Leur christianisme bouillonnant, voire agressif, a le mérite d'ébranler les nouvelles idoles modernes, mais une tentation réactionnaire le guette qui devrait nous inciter à la prudence. Le mépris envers «l'homme-masse» qu'exprime le préfacier Jean Renaud constitue un symptôme de ce déplaçant penchant aristocratique, de même que l'affirmation de Désilets selon laquelle «notre monde continue de méconnaître le transcendant et le sacré au profit du social et du politique».

En fait, Renaud tombe lui-même dans le travers qu'il dénonce (celui de choisir les hommes) en omissant, à travers la figure de l'homme-masse, les hommes concrets qui la composent et qui ne sont manifestés que dans la tête des manipulateurs marchands ou politiques. Confondre, comme le fait insidieusement Renaud, le procès historique de l'égalité sociale avec l'effacement des singularités individuelles, la reconnaissance démocratique de l'égalité dignité des hommes avec le conformisme, relève de l'imposture réactionnaire.

Égalité politique et sociale, qui reste à atteindre, loin de nuire à la reconnaissance du caractère sacré de la personne concrète et individuelle, en constitue même à la fois la condition et l'horizon terrestre. En d'autres termes, la voie alternative que pose Désilets entre transcendant et sacré, d'une part, et social et politique, d'autre part, est fautive parce que ces facettes de l'humain se nourrissent mutuellement. Au lieu de les opposer, il vaudrait mieux rappeler la nécessité des unes et des autres à ceux, nombreux de part et d'autre aussi, qui ont la faiblesse de croire que l'Être se résume, pour parler comme le philosophe, ou bien à l'horizontale, ou bien à la verticale. À cet égard, les théologies de l'Incarnation et de la libération ont dit des choses essentielles.

**LES TENSIONS DE L'ERRANCE**  
André Désilets  
Presses de l'Université Laval  
Québec, 2001, 82 pages

C a h i e r s p é c i a l



Rentrée littéraire



LE DEVOIR

## DE VISU EXPOSITION

# Des bijoux de petits riens

### ICI ET LÀ

Jérôme Fortin  
Musée d'art de Joliette  
145, rue Wilfrid-Corbeil  
Jusqu'au 5 janvier 2003  
Pour renseignements: (450) 756-0311

### SOLITUDES

Jérôme Fortin  
Pierre-François Ouellette  
Art contemporain  
372, rue Sainte-Catherine Ouest  
Jusqu'au 8 septembre 2002  
Pour renseignements: (514) 395-6032

### MARIE-ÈVE CHARRON

Jérôme Fortin est un glaneur urbain infatigable. À en croire l'exposition-bilan organisée au Musée d'art de Joliette par la directrice de l'institution, France Gascon, le jeune artiste lanaudois se penche depuis 1995 sur les petits riens avec la délicatesse du joaillier, rarement, voire pas du tout, avec l'esprit du recycleur écolo ou du patenteux halluciné. Non, si Fortin fait des surplus de la production industrielle sa matière première, c'est que son œil alchimiste y voit toujours un peu d'ordinaire à servir. Juste ce qu'il faut du moins pour insulser au visiteur le même respect attentif envers les matériaux pauvres qui composent ses œuvres.

Ces petits riens se déclinent sous l'apparence d'un herbier mural dans une œuvre comme *Des fleurs sous les étoiles* (1997), sorte de cercle ajouré où fleurs et bijoux installent une constellation finement ciselée. Les gestes patients de l'artiste sont venus à bout de l'indifférence autrement portée à de frères éléments végétaux, des cartons d'allumettes, des filtres de cigarettes et d'autres objets banaux. Combien de fois les clous ont-ils été alignés ou les bouchons de liège piqués pour réaliser ce mariage avec la grâce céleste? Faire le décompte serait fastidieux. Y songer amène déjà suffisamment à comprendre la nature du projet: rien n'y est précipité, tout résulte d'un calcul minutieux. Pourtant, le résultat ne trahit pas ces efforts contraignants.

Plus loin dans la salle du musée, les *Bagatelles* (2000) cultivent ce même esprit de mesure, toujours sans donner dans la monotonie. Sous des vitrines horizontales s'alignent des parures dont le clinquant à peine dissimulé des matériaux — capsules de bouteilles, couvercles de boîtes de conserve, notamment — ajoute un soupçon d'ironie au propos portant sur une fabrication de la rareté. Toutes les petites sculptures que donne à voir le dispositif sont faites de l'accumulation et de l'imbrication soignées d'éléments identiques, pas même altérés par l'usage.

La cueillette de matériau chez Fortin repose sur une sélection aussi rigoureuse qu'inspirée, telle qu'elle s'affiche aussi dans *New York* (2001), version remaniée de l'œuvre qui devait être présentée au World Financial Center l'automne dernier dans le cadre de *Growth & Risk*. Québec-New York quand les tragiques événements que l'on sait ont abruptement interrompu la tenue du projet. L'accumulation prend des proportions affolantes dans cette œuvre qui ressemble à une table de vente où s'alignent habituellement les babioles en

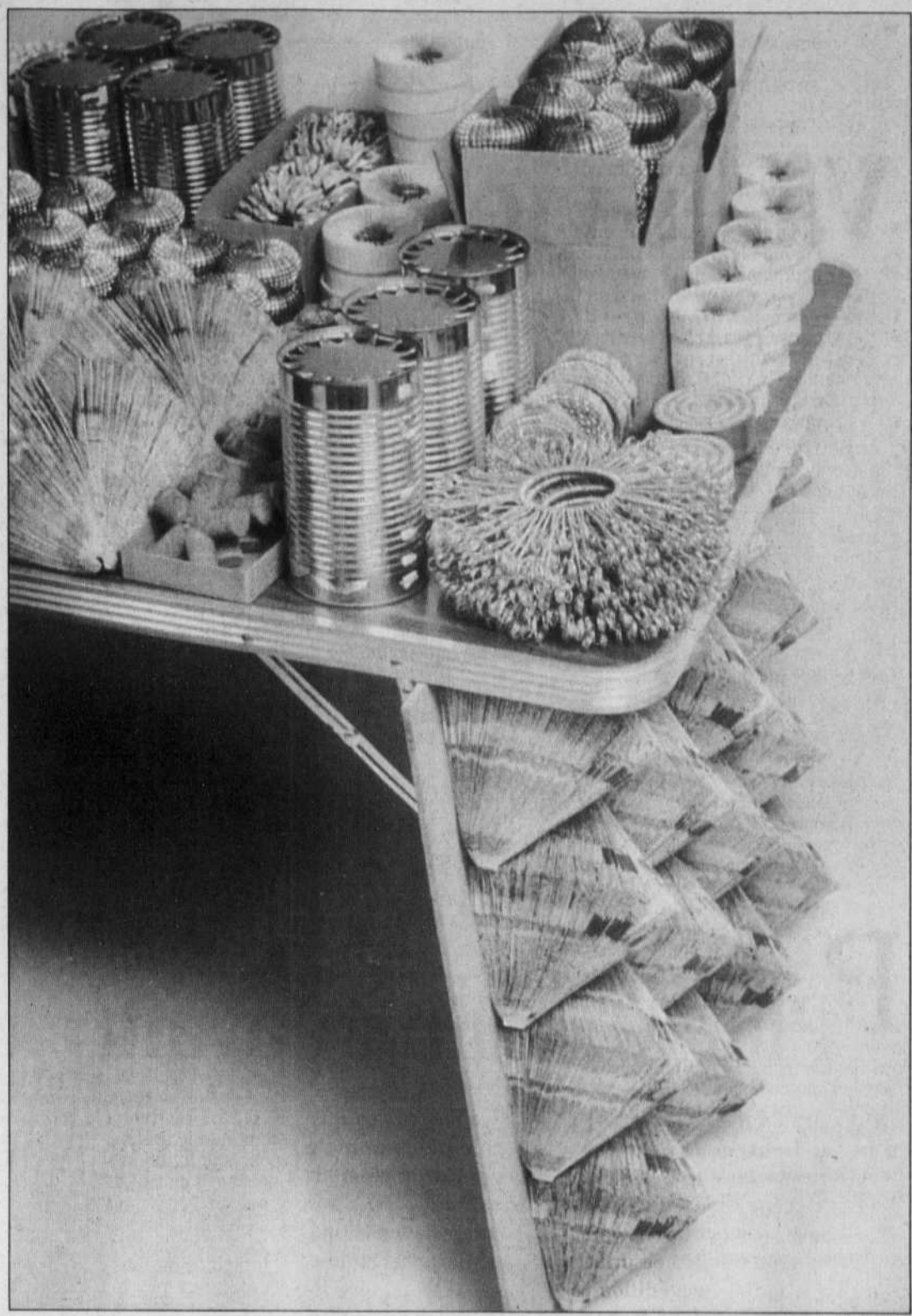
tout genre. Si, dans l'amas ordonné, ressortent bien quelques objets reconnaissables, des pages de bottins téléphoniques par exemple soumises à un pliage méthodique, l'excès et la profusion l'emportent, soulevant le désir de toucher tellement tout s'offre à la main et menace de déborder.

Déméure du régime de la consommation et rangement affectueux propre aux collections s'entrechoquent dans ces assemblages jusqu'à donner le vertige. Le confirmant aussi des œuvres récentes de l'artiste réalisées en série et où encore la répétition d'éléments similaires sert de prétexte pour révéler des singularités. Dans les *Variables* (2002), des fils d'appareils téléphoniques forment des cercles au registre chromatique varié; de leurs tiges hérissées, ils parsèment élégamment le mur en guise d'étoiles ou de fleurs.

C'est ainsi que l'artiste semble avoir délaissé la confection de petits objets aux configurations variables pour adopter plus franchement des formes qu'il répète inlassablement. Des formes simples, telles ces suites de tondo presque monochromes que font voir les *Marines* (2001 et 2002), chaque cercle résultant du découpage en fins rubans de contenants de plastique ensuite fixés au mur avec constance. Il y a bien quelques souillures qui nuancent avec délicatesse les marines de Saint-Jean-Port-Joli, amplifiant les évocations maritimes, mais elles font exception dans l'exposition. Les autres cercles ne souffrent d'aucune saleté et les couleurs se laissent énumérer: rouge, orange, bleu et vert, selon une texture lisse plus souvent mate que moirée.

Ces œuvres flirtent avec un certain vocabulaire formaliste, rapprochement par ailleurs qu'invite à faire avec justesse le musée en ayant réservé à quelques-unes des *Marines* le mur de l'escalier menant à la salle, là où s'accrochaient auparavant des tondi de Claude Tournant tirés de la collection permanente. De même, il est intéressant de mettre en perspective le travail de Fortin avec celui de Denis Juneau, cet autre plasticien québécois de la seconde génération dont l'éclairante rétrospective se tient à Joliette jusqu'au 8 septembre, tant le cercle est au cœur des œuvres de chacun. Si les œuvres de Fortin fragilisent délibérément l'autarcie de l'art en conjuguant rigueur formaliste et recours aux objets du quotidien, il n'est plus possible aujourd'hui de regarder les œuvres de Juneau sans trouver dans les abstractions peintes des années 70 par exemple — des explorations formelles voulant se débarrasser de toutes références extérieures à la toile — une parenté avec l'univers visuel des jeux de patience et de diverses surfaces décoratives.

Avec la série des *Solititudes* (2002) qui complète cette petite expo pas du tout ennuyeuse, la répétition semble toujours de mise, mais cette fois c'est la forme du losange qui s'impose au moyen d'origamis assemblés. Au nombre de trois seulement à Joliette, ces sculptures murales se déploient avec plus d'envergure à Montréal à la galerie Pierre-François Ouellette, où plusieurs garnissent les cimaises. Étonnantes encore pour la qualité de leur fabrication, toute empreinte d'une tradition japonaise, ces œuvres amusent aussi parce qu'elles sont faites, là du papier d'un komik, ailleurs d'un exemplaire de la revue d'art contemporain *Parachute*. Un des losanges a été laissé incomplet. Fortin ne semble donc pas vouloir s'arrêter de manier le papier. A moins bien sûr qu'il réserve aux amateurs déjà bien conquis par son art une suite moins prévisible.



MARTIN RONDEAU  
*New York* (détail), 2001, de Jérôme Fortin. Version remaniée de l'œuvre qui devait être présentée au World Financial Center l'automne dernier dans le cadre de *Growth & Risk*. Québec-New York quand les tragiques événements que l'on sait ont abruptement interrompu la tenue du projet.

## Dans les couloirs de l'intime

### LES ESTAMPES DE BETTY GOODWIN

Musée des beaux-arts du Canada  
Jusqu'au 2 septembre

### BERNARD LAMARCHE LE DEVOIR

Il ne reste que quelques semaines pour voir la rétrospective de l'œuvre gravé de l'artiste montréalaise Betty Goodwin, au Musée des beaux-arts du Canada (MBAC), elle dont la contribution au domaine des arts visuels est incontestable. Avant que la Biennale de Montréal, en septembre, n'accorde une place de choix à l'artiste aujourd'hui âgée de 79 ans, dans son volet sur le dessin, une visite de l'exposition du MBAC s'impose afin de revenir sur ce travail graphique et d'en mesurer l'importance.

L'exposition fait avancer l'entreprise de catalogage des œuvres de Goodwin par les institutions canadiennes. À la fin de 1998, la Art Gallery of Ontario (AGO) consacrait à Goodwin une rétrospective qui couvrirait son travail sur cinq décennies. Si, dans l'exposition de l'AGO, la gravure figurait au sein d'un corpus de dessins, de sculptures et de peintures, l'exposition du MBAC procède à un découpage selon une approche disciplinaire, isolant la gravure des autres domaines d'expression que l'artiste a abordés.

Celle qui a influencé des artistes comme Lyne Lapointe, Spring Hurlbut ou Shelagh Keeley voit ainsi sa contribution dans un domaine spécifique être mise en relief. Le corpus remarquable de Betty Goodwin en gravure débute au milieu des années 50. L'exposition couvre cette période, mais l'accent est mis sur la période 1967-1975, années marquées d'une effervescence particulière. Le début des années 60 chez Goodwin est jugé de peu de conséquence, selon une idée reçue que l'exposition essaie de renverser. En effet, c'est dans ces années que germe ce qui, au tournant de la décennie suivant-



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA  
*Chemise II*, 1970, eau-forte de Betty Goodwin.

te, sera considéré comme un moment de grâce dans la carrière de l'artiste, en route vers les séries où sont représentés, par la gravure, des boîtes de conserve, des colis, des gants, des chemises et des gilets.

Goodwin utilise des objets banals mais marqués par le temps, ce qui leur confère une chaleur

### Ambitions artistiques

Ces motifs récurrents ici ont valeur de résidus, de restes porteurs des traces de ce que le passé laisse sur eux. En ce sens, et c'est une des idées maîtresses qui circulent dans l'exposition comme dans la publication majeure accompagnant la présentation, ces motifs de prédilection permettent à Goodwin de donner corps à une déclaration de l'artiste qui, en 1960, a précisé ses ambitions artistiques: «Je veux utiliser les éléments constitutifs des formes, des rela-

tions spatiales, des rythmes, de la couleur pour élaborer une structure au sein de laquelle un contenu significatif et les objets du tableau possèdent une réalité intense, plus révélatrice que le visible.»

Inspirée par le mouvement pop, qui puise dans le quotidien ses icônes populaires, Goodwin utilise des objets banals mais marqués par le temps, ce qui leur confère une chaleur, comme des effets personnels chargés de l'histoire de ceux à qui ils ont appartenu. Dirigée par les enseignements reçus du regretté Yves Gaucher (à l'époque de l'université Sir-George-Williams), un maître de la remise en cause des acquis techniques et esthétiques de la gravure qui a marqué l'histoire de la pratique, Goodwin prend également des libertés par rapport au médium.

### Fascination pour le tissu

L'accrochage de l'exposition rend évidemment explicite un tel parcours, de même que les références très personnelles de l'artiste, chez qui la notion d'intimité n'a rien d'une généralité. Les chemises froissées, les colis adressés, aussi camouflés dans leurs emballages, permettent à

la fois de proposer des effets formels captivants et d'introduire une idée du mystère qui ne partage rien cependant avec celle d'hermétisme.

Les souvenirs de Goodwin et sa fascination pour le tissu sont éclairés par l'exposition, alors que la gravure est parfois présentée comme une étape dans la grande œuvre de l'artiste. Ainsi, la série des gilets, à laquelle Goodwin revient souvent, est présentée dans cette exposition

comme faisant partie de la genèse d'une autre série, à la fois sculpture et peinture, celle des *Tarpaulins*, de grandes bâches porteuses de cicatrices, dont le MBAC a eu la bonne idée de présenter quelques exemples dans les salles de l'exposition permanente en art contemporain.

Ces liens sont explicités dans l'exposition et ce parcours se poursuit jusqu'à la sublime série des *Nerfs*.

Venez voir ce que le Québec a dans le ventre!

ARCHÉO-QUÉBEC

les ARCHÉO! dimanches

Tous les dimanches du 19 mai au 29 septembre 2002

44 lieux de visite à travers le Québec

Procurez-vous le calendrier des Archéo! dimanches dans les bureaux de Tourisme Québec

Québec Tourisme Québec 1-877-BONJOUR  
www.archeo-dimanche.com

### FÊTE DE L'HISTOIRE DU VIEUX-MONTRÉAL

23, 24 ET 25 AOÛT 2002, RUE SAINT-PAUL OUEST

### Plaisirs d'été au XIX<sup>e</sup> siècle

En présence des musées du quartier Avec: le poète Émile Nelligan et le cercle littéraire de 1899 Rencontre avec Paul Wyczynski, auteur de volumes sur le poète. Visiteurs de Cacouna, station balnéaire à la mode au XIX<sup>e</sup>. Animations d'Autrefois, théâtrales et musicales. Marchants en costumes d'époque. Horaires: vendredi 23, soirée libre de 17 h à 23 h, samedi 24, de 11 h à 23 h, dimanche 25, de 11 h à 22 h POUR INFO: (514) 844-2133

ORGANISÉ PAR L'ASSOCIATION DES COMMERÇANTS DU VIEUX-MONTRÉAL OUEST EN COLLABORATION AVEC:

Les musées: • Château Rampezy • Centre d'histoire de Montréal • Sir George-Étienne-Cartier

• Marguerite-Bourgeoys

ÉPIK NELLIGAN LES MARCHÉS LOUIS MENAIS ÉCHOS

LE DEVOIR

## DE VISU

Symposium de Baie-Saint-Paul

## Va-et-vient entre le fini et l'inachevé

20<sup>e</sup> SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE BAIE-SAINT-PAUL

Jusqu'au 2 septembre  
Artistes participants: Louise Boisvert, Jérôme Bouchard, Dalia Chauveau, Hugues Dugas, Tania Girard-Savoie, Nathalie Grimard, Nicus Lucà, Catherine Marcogliese, Monique Monneau, Mercedes Perez Bergliaffa, Marc Séguin, Catherine Sylvain, Bruno Tremblay

## LE MIROIR AUX ALOUETTES

Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul  
23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul  
Jusqu'au 6 septembre

## JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

Pour son 20<sup>e</sup> anniversaire, le Symposium international de la peinture de Baie-Saint-Paul fait peau neuve et s'appellera désormais le Symposium international d'art contemporain. En délaissant l'approche disciplinaire — laquelle comporte toujours sa part de limitations —, la nouvelle équipe de direction semble reconnaître —

souligne le théoricien Edmond Couchot, l'interactivité — que l'on peut considérer comme une proche cousine de la participation active —, «développe davantage les réflexes que la réflexion» (1998). Privilégier la participation du public dans l'élaboration de l'œuvre et espérer par la même occasion qu'il déploie un effort supplémentaire de réflexion, cela ne va pas nécessairement de pair, c'est même plutôt incompatible. Quant au laboratoire de création, l'analogie ne tient pas bien la route. D'années en années, les artistes ne risquent pas gros quand ils installent leurs pénales dans cette insulte à l'art de construire qu'est l'aréna Luc et Marie-Claude. Ils jouent de façon sûre, très sûre même. Et c'est bien légitime. Qui aimerait se péter la gueule en direct? On leur demande de venir jouer aux chiens savants devant les badauds. Ils s'exécutent en feignant de créer sur place et en endossant, dans la mesure de leurs capacités verbo-motrices respectives, le rôle qui incombe habituellement aux médiateurs culturels: expliquer leurs intentions et le sens de leurs œuvres.

Cette ambiance artificielle reconstituant et démythifiant l'antre de la création n'est que pur spectacle de divertissement. Il y a foule, et c'est tant mieux: organisateurs, publics et commanditaires jubilent. Mais pendant que le public s'offre l'illusion de mieux comprendre et apprécier l'art contemporain par

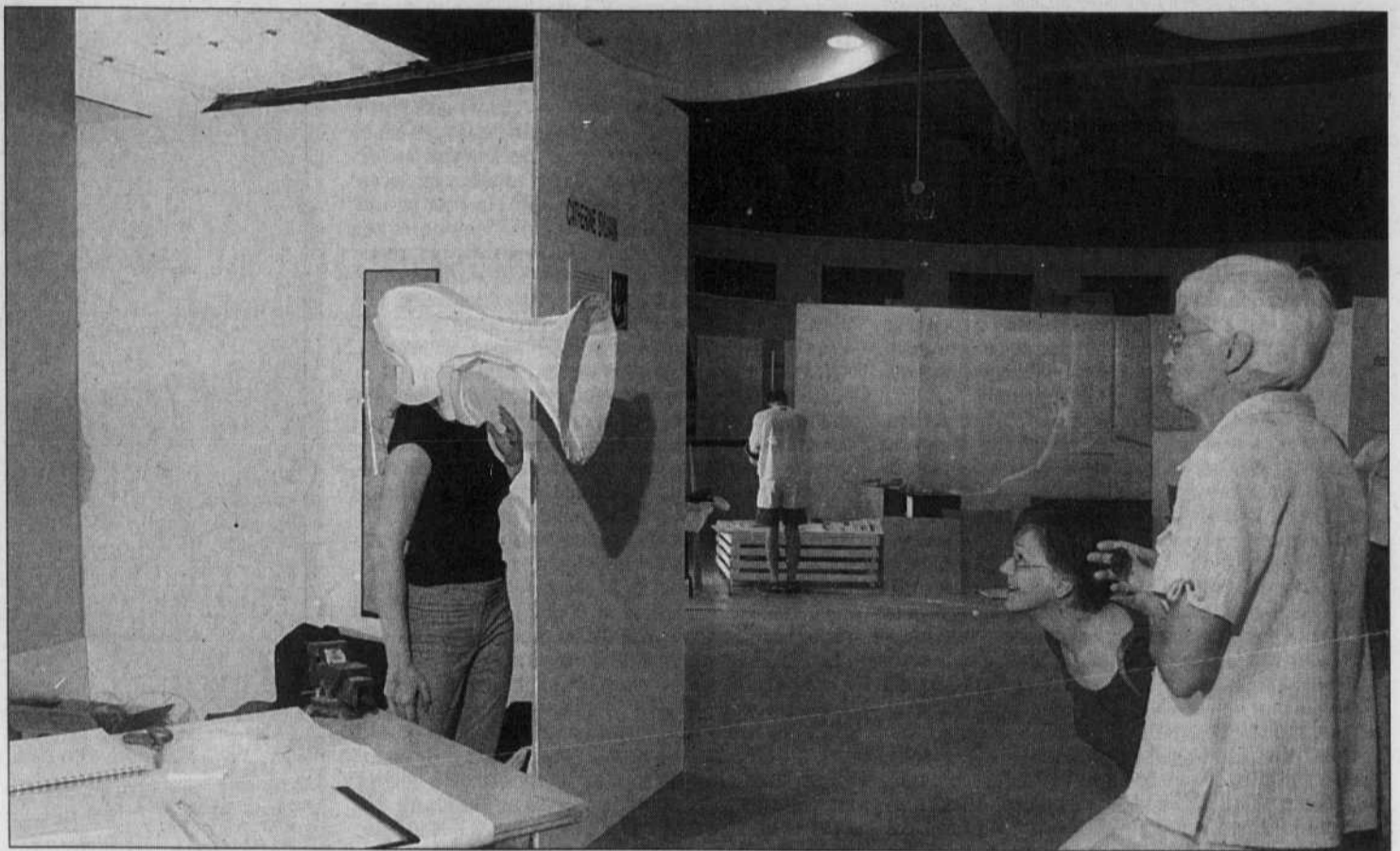
**Privilégier la participation du public dans l'élaboration de l'œuvre et espérer par la même occasion qu'il déploie un effort supplémentaire de réflexion, cela ne va pas nécessairement de pair**

l'intermédiaire d'œuvres inachevées dans l'enceinte de l'aréna, les salles du centre d'exposition situées à un jet de pierre restent désespérément vides. Pourtant, et il s'agit là d'une excellente initiative, on retrouve dans ces salles des œuvres terminées et signées par les mêmes artistes, et elles sont montrées dans des conditions presque optimales (presque car l'accrochage laisse un peu à désirer et, les artistes n'étant pas du tout équitablement représentés, l'exposition manque de cohérence). Preuve est faite donc que les tentatives de rapprochement entre artistes et publics se transforment vite, et cela à notre insu, en loisirs culturels mondains. Et surtout, ces louables efforts de démocratisation de la culture ne pourront jamais se substituer à un véritable programme national d'éducation artistique.

## Des artistes solides

Maintenant que nous avons soulevé ces quelques problèmes d'aiguillage, passons au symposium lui-même, dont la direction artistique est assumée pour la deuxième année consécutive par Paul Lussier. De cette édition en cours, on ne peut que rendre compte d'impressions approximatives puisqu'au moment de notre passage le symposium amorçait à peine son élan. Néanmoins, si l'on se fie à la plupart des œuvres présentées au centre d'exposition, les artistes invités et sélectionnés semblent solides et en plein contrôle de leurs moyens, à quelques exceptions près. D'heureuses découvertes à faire donc, et la présence d'artistes mieux connus qu'il faut bon revoir.

Ainsi, au rayon découvertes, l'œuvre de Tania Girard-Savoie frappe juste et fort. La jeune artiste de Québec a déjà complété trois



Catherine Sylvain conçoit sur place des objets-sculptures (trans)portables, sorte de prolongements archaïques du corps rappelant des poches de gestation ou de curieux appareils de communication.

pièces qui en imposent autant par leur format que par leur intense degré d'expressivité. Juste à côté de deux immenses panneaux aux couleurs fluorescentes se tient un sombre alignement en damiers représentant d'abstraites figures organiques. De quoi s'agit-il? De différentes vues radiographiques d'une tumeur cancéreuse qui fut la cause du décès de son père. Ces «*entailles de souffrance*», comme elle les nomme, «*laissent transparaître de nombreuses images évoquant des paysages et peut-être même une délivrance*», écrit l'artiste. Un vécu intelligemment transposé, qui ne verse nullement dans l'art thérapeutique et que l'artiste a su mettre en œuvre avec détermination.

Soulignons également le travail évocateur, quoiqu'un peu sage, de Catherine Sylvain. L'artiste conçoit sur place des objets-sculptures (trans)portables, sorte de prolongements archaïques du corps rappelant des poches de gestation ou de curieux appareils de communication. Une fois ces sculptures bien ajustées et ajoutées au corps, l'artiste installe ses élégantes formes habitées dans des environnements naturels bien choisis. Une pratique bien engagée, à suivre de près.

Les participations de Bruno

Tremblay et de Hugues Dugas s'annoncent particulièrement originaux. Bruno Tremblay, un peintre de formation, comme il tient à le préciser, photographie l'ombre des passants qui acceptent volontiers de se glisser derrière un écran spécialement aménagé pour l'occasion. Il transpose par la suite ces successions de profils linéaires sur d'étroites bandes de papier trempées dans l'encaustique. Il en résulte une surface noire translucide et mate traversée par un enchevêtrement de silhouettes fantomatiques qui n'a plus rien à voir avec la collecte d'images à la source de ces savants montages. L'artiste a écrit dans le dépliant qu'il souhaite «*mettre en perspective l'idée du moment charnière où une rencontre est effective, qu'elle devienne soit créatrice ou désastreuse*». A en juger par le travail réalisé jusqu'ici, tout porte à croire que l'expérience des rencontres à répétition aura été effectivement des plus concluantes pour lui.

La participation de Hugues Dugas, quant à elle, se présente à l'intérieur de ce symposium comme une révélation. Les projections vidéo sur les cimaises de galeries ou de musées sont devenues mon-

naie courante. On pourrait même dire qu'à maintes reprises, le procédé frôle la facilité. Mais ici, si l'on se réfère à la pièce montrée au centre d'exposition (*Fenêtre ouverte sur la ville, la nuit*, 2001), l'artiste brise le schéma classique et triture habilement le dispositif de projection en incurvant l'écran miroir récepteur du flux lumineux. Il obtient ainsi des effets d'une étonnante plasticité. De plus, il arrange défilement des images, trame sonore et espace du spectateur de façon à produire un brouillage des sens qui ébranle efficacement notre système de perception. Une œuvre qui fait perdre l'équilibre et qui se tient au seuil de l'intelligible. Déroutant à souhait.

## Le dessin avec bonheur

Autre participation digne de mention, celle de l'artiste mieux connu Marc Séguin. Honnêtement, son exposition personnelle au Musée d'art contemporain l'an dernier décevait à plus d'un titre. La démesure ne convient pas à tous les artistes et ses très grands tableaux noirs se présentaient en plusieurs endroits comme du remplissage de murs blancs. C'est donc avec un extrême bonheur que l'on retrouve Marc Séguin

œuvrant à la bonne échelle et dans le domaine où il excelle: le dessin. «*Je réaliserai des portraits, grandeur nature, de fous. Dans des positions et des mises en scène inconfortables*». On arrête ici de le citer puisqu'il avance qu'il anticipait un projet de peinture alors qu'en réalité il a réalisé des fusains sur toile de coton trempée. Le résultat est tout simplement époustouflant. Attentif et sensible à ce qui se passe dans la tête d'un fou, Marc Séguin dépeint le visage du degré zéro de l'humanité avec tendresse, humour et une économie de moyens qui s'accorde à merveille avec ses déboussolés sujets.

En terminant, un mot sur la dimension internationale de l'événement. Il n'y a, à vrai dire, que trois artistes provenant de l'étranger. Les œuvres réalisées par ces artistes comptent parmi les plus modestes et, osons le dire, parmi les moins convaincantes. A quoi cela tient-il? Difficile de le savoir. Par contre, il est certain que, si ce symposium tient à conserver une place de choix parmi le nombre croissant d'événements d'envergure internationale et d'excellentes tenues, la nouvelle direction devra se montrer dans l'avenir à la hauteur de ses prétentions.



Tania Girard-Savoie frappe juste et fort. La jeune artiste de Québec a déjà complété trois pièces qui en imposent autant par leur format que par leur intense degré d'expressivité.

SOURCE SYMPOSIUM DE BAIE-SAINT-PAUL

**Joan MIRÓ**  
ESTAMPES  
**Dominique GOUPIL**  
TABLEAUX RÉCENTS  
Exposition du 3 au 31 août  
**GALERIE SIMON BLAIS**  
5220, boulevard Saint-Laurent H2T 1S1 514-292-1155 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 17h, samedi 10h à 17h

**Appel de dossiers**  
Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières  
date limite: 1<sup>er</sup> octobre 2002  
La Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières est un événement majeur pour la diffusion et la visibilité de l'estampe contemporaine de tous les horizons. Sa troisième édition sera présentée à l'été 2003.  
Les artistes sélectionnés auront de trois à sept œuvres présentées en exposition, offrant ainsi au visiteur l'occasion de découvrir ou reconnaître leur démarche artistique.  
Les artistes graveurs peuvent obtenir un formulaire d'inscription et la réglementation sur le site internet de la Biennale internationale d'estampe contemporaine, au <http://sites.rapidus.net/biennale.trois-rivieres>.  
Le formulaire d'inscription est disponible en format PDF en envoyant un courriel à [biennale.trois-rivieres@tr.cgocable.ca](mailto:biennale.trois-rivieres@tr.cgocable.ca) ou sur le site internet.  
Les artistes peuvent aussi le demander par poste régulière, à l'adresse suivante:  
La Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières  
Maison de la Culture de Trois-Rivières  
1425, place de l'Hôtel-de-Ville, C.P. 368  
Trois-Rivières, Québec, Canada, G9A 5H3  
<http://sites.rapidus.net/biennale.trois-rivieres>  
[biennale.trois-rivieres@tr.cgocable.ca](mailto:biennale.trois-rivieres@tr.cgocable.ca)  
téléphone: 819-372-4611

**20<sup>e</sup> édition**  
**SYMPOSIUM international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul**  
Du 2 août au 2 septembre 2002

**Dimanche 18 août, 14h**  
«BOUGE» QUI BOUGE?  
Duo Catherine Gaudet et Myriam Tremblay  
Performance danse

**Dimanche 18 août, 15h**  
DÉMARCHES ARTISTIQUES  
Dalia Chauveau (Québec)  
Nathalie Grimard (Québec)  
Catherine Marcogliese (France)

**Vendredi 23 août, 16h**  
PROJECTIONS ET RENCONTRE  
avec le cinéaste Neal Livingston (Nouvelle-Écosse)

**Samedi 24 août, 13h30 à 17h**  
FORUM L'Utopie comme projet  
De l'œuvre imaginée à l'œuvre devenue  
Martin Boisseau (Québec)  
Gilles Mihalcean (Québec)  
Christine Palmieri (Québec)  
Jean-Pierre Vidal (Québec)

**Dimanche 25 août, 15h**  
DÉMARCHES ARTISTIQUES  
Louise Boisvert (Québec)  
Nicus Lucà (Italie)  
Catherine Sylvain (Québec)

FORUMS, CONFÉRENCES, TABLES RONDES, DANSE, POÉSIE, MUSIQUE, VISITES GUIDÉES, ATELIERS POUR ENFANTS  
Ouvert tous les jours sauf les lundis de 12h à 18h  
Le Symposium est subventionné par:  
et commandé par: Patrimoine Canada, Conseil des arts et des lettres Québec, Québec, La Collection, ARTV, Banque Nationale, Le Domaine Forget - Power Corporation, Le Devoir - Le Soleil

**Le Centre d'art de Baie-Saint-Paul**  
23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul (Québec) Canada G3Z 2J2  
Tél.: (418) 435-3681 Téléc.: (418) 435-6269  
[www.centredart-bqp.qc.ca](http://www.centredart-bqp.qc.ca) courriel: [cartbtp@charlevoix.net](mailto:cartbtp@charlevoix.net)